

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

DE

l'Origine des contes de fées.

CENDRILLON.

Cendrillon, ou *Cenerentola*, est l'héroïne du sixième chapitre du *Pentameron* ; mais ce sujet avait dû être traité longtemps avant J.-B. Basile, car il a pour principe l'aventure de Rhodope, rapportée par le grave historien Hérodote. Environ 650 ans avant Jésus-Christ, une jeune fille de Thrace, d'une beauté rare, fut amenée en Égypte comme esclave, puis affranchie et richement dotée par son maître : elle s'appelait Rhodope. Un jour qu'elle se baignait dans le Nil, avec ses suivantes, un aigle lui enleva sa pantoufle, qu'il laissa tomber à Memphis, dans les jardins du roi Psammétique. Celui-ci, étonné de la délicatesse de cette chaussure, fit chercher dans tous ses états la femme à laquelle elle appartenait, la découvrit et l'épousa. Ne voyez-vous pas là, mesdemoiselles, le point de départ de *Cendrillon*, et deux faits essentiels de notre

conte populaire : la dégradation primitive de l'héroïne, et l'intervention d'une pantoufle dans le dénouement ? Le conte de Rhodope, reproduit par l'historien Elien et le géographe Strabon, est évidemment le thème qu'ont développé les narrateurs italiens. Voici maintenant le récit napolitain, la *Gatta Cenerentola*.

LA CHATTE CENDRILLON.

ARGUMENT.

Zezzolla tue sa belle-mère par les conseils de sa gouvernante, à laquelle elle fait épouser le prince son père; l'ingrate gouvernante relègue Zezzolla à la cuisine; mais après diverses aventures, la jeune fille, protégée par les fées, se marie avec un roi.

Il y avait une fois un prince qui était resté veuf avec une fille unique, nommée Zezzolla, qu'il aimait à la folie. Il lui donna une excellente gouvernante, appelée Carmosine, qui l'initia aux plus importants secrets de la broderie ; malheureusement, le prince s'étant remarié, sa nouvelle femme conçut une violente aversion pour Zezzolla, et l'accabla de mauvais traitements. La pauvre fille s'en plaignait souvent à Carmosine, en lui disant : « Bon Dieu ! que n'es-tu ma mère, toi, qui me témoignes une si vive tendresse ! » Elle répéta tant de fois ce propos, que la gouvernante lui dit un jour : « Si tu suis mon conseil, je serai

ta mère, et je te chérirai comme la prune de mes yeux. — Que faut-il faire ? reprit Zezzolla ; je suis prête à tout ; ordonne, et j'agirai sans examen. — Écoute donc, dit Carmosine ; prête-moi l'oreille, et les alouettes te tomberont toutes rôties dans la bouche. Quand ton père sera sorti, demande à ta marâtre une de ses vieilles robes, qui sont dans le grand coffre du cabinet. Elle, qui te verra en guenilles, ouvrira le coffre, et te dira : « Tiens bien le couvercle ! » tu le tiendras, et pendant qu'elle se baissera pour chercher dans les chiffons, tu le laisseras tomber brusquement, et elle aura le cou rompu. Fais cela, et ma reconnaissance sera éternelle, et ma vie tout entière t'appartiendra. »

Les instants parurent des siècles à Zezzolla, jusqu'à ce qu'elle eût mis ce projet à exécution. Aussitôt qu'il fut accompli, elle pressa son père d'épouser Carmosine. Il en repoussa d'abord l'idée, mais enfin, vaincu par les instances de sa fille, il se décida à prendre la gouvernante pour femme. Les noces furent célébrées avec une grande magnificence. Pendant la fête, Zezzolla, s'étant mise à la fenêtre, aperçut une jolie colombe, qui vint se percher sur la muraille, et lui dit : « Lorsque tu désireras quelque chose, implore la colombe des fées de l'île de Sardaigne, et tes vœux seront exaucés. »

Pendant cinq ou six jours, la nouvelle belle-mère accabla Zezzolla de caresses, lui donna la meilleure place à table, les meilleurs morceaux, les plus riches habits ; mais, au bout de quelque temps, elle l'envoya promener sans cérémonie, et oublia totalement le service rendu. Elle commença par produire six filles, qu'elle avait eues d'un premier mariage, et dont elle avait jusqu'alors caché l'existence, et s'y prit avec tant d'habileté, que son mari négligea sa propre fille pour choyer les nouvelles venues ; il en résulta que la pauvre Zezzolla, abandonnée et dédaignée de toute la maison, passa du salon à la cuisine, du trône

au coin de la cheminée, des habits de soie au torchon, du sceptre à la broche. Elle perdit jusqu'à son nom, et reçut celui de *la Chatte Cendrillon*.

Le prince, ayant à aller en Sardaigne, pour des affaires relatives à son état, fit venir Amperia, Calamita, Shiorella, Diamante, Colommina, Pascarella, qui étaient les six filles, et leur demanda ce qu'elles voulaient qu'il leur rapportât à son retour. « Moi, dit l'une, je veux une belle robe. — Moi, dit l'autre, des cosmétiques. — Et moi, un chapeau. — Et moi, des joujoux. — Et moi, ceci. — Et moi, cela. » Quand toutes eurent répondu, il dit à Cendrillon, par manière d'acquit : « Et toi, que désires-tu ? »

— Rien du tout, mon père, répliqua Cendrillon ; veuillez me recommander à la colombe des fées, et priez-la de m'envoyer quelque chose. Songez bien à vous acquitter de ma commission ; autrement, vous vous trouverez arrêté dans votre voyage, sans pouvoir aller ni en avant ni en arrière. »

Le prince partit pour la Sardaigne, y fit ses affaires, acheta ce que lui avaient demandé ses belles-filles, et oublia complètement Cendrillon. Quand il s'embarqua pour regagner ses foyers, il fut impossible de sortir le vaisseau du port ; on eût dit qu'il était retenu par un rémora. Le patron du navire, désespéré de ses inutiles efforts, finit par s'endormir de fatigue, et vit en songe une fée, qui lui dit : « Sais-tu pourquoi ton bâtiment reste en place ? c'est parce que le prince qui t'accompagne a manqué à la promesse faite à sa fille. Il a satisfait le désir des étrangères, et n'a point pensé à son propre sang. »

Le patron se leva, et raconta son rêve au prince, qui, honteux de sa négligence, courut à la grotte des fées, et leur cria d'envoyer quelque chose à sa fille. De la caverne sortit une charmante jeune personne, qui portait un petit drapeau : « Je remercie Cendrillon de son bon souvenir, dit-elle, et je lui réserve un gage de ma re-

connaissance. » Puis elle donna au prince un dattier, une bêche et un arrosoir d'or, et un tablier de soie. « Tu lui diras, ajouta-t-elle, de planter ce petit arbre, et de le cultiver avec soin. »

Le prince, émerveillé de ces présents, prit congé de la fée. Il rapporta à ses belles-filles les objets qu'il leur destinait, et remit à Cendrillon les dons qu'il avait reçus pour elle. Cendrillon s'empressa de planter le dattier dans un beau pot de porcelaine, en bêcha la terre, l'arrosa, et essuya la plante, matin et soir, avec le tablier de soie. Au bout de quatre jours, le dattier était tellement grandi, qu'il avait la taille d'une femme. Il en sortit une fée, qui dit à Cendrillon : « Que désires-tu ? » Cendrillon répliqua qu'elle avait souvent envie d'aller dans le monde, à l'insu de ses sœurs. — Eh bien, répondit la fée, toutes les fois que cette fantaisie te prendra, approche-toi de ton pot de fleurs, et prononce les paroles suivantes :

O mon dattier doré,

Je t'ai bêché avec la bêche d'or ;

Je t'ai arrosé avec l'arrosoir d'or ;

Je t'ai essuyé avec le tablier de soie ;

Déshabille-toi pour m'habiller.

» Lorsque tu voudras quitter tes vêtements, il suffira de retourner le dernier vers, et de dire : Habille-toi pour me déshabiller. »

Peu de jours après, on donna un grand bal, et les six filles de la gouvernante s'y rendirent pimpantes et empanachées. Cendrillon se hâta de prononcer les paroles magiques, et aussitôt elle se trouva vêtue comme une reine, et installée dans un beau carrosse, avec une suite de douze pages des plus élégants. Elle alla au bal, et ses sœurs, sans la reconnaître, furent stupéfaites de sa beauté.

Le roi vint par hasard à cette fête, et à peine eut-il contemplé Cendrillon, qu'il en demeura éperdument amoureux. Il chargea un serviteur de la suivre, et de savoir

qui elle était, et où elle demeurait. Le serviteur sortit après elle ; mais Cendrillon, s'étant aperçue qu'on la suivait, prit une poignée d'écus, qu'elle s'était fait donner par le dattier, et les jeta sur le chemin. Le messager du roi laissa le carrosse s'éloigner, pour remplir ses poches d'argent, de sorte que Cendrillon put regagner son logis, où elle se hâta de se déshabiller, suivant la recette de la fée. Au moment même, arrivèrent les six méchantes sœurs, qui, dans l'intention de la faire enrager, lui racontèrent en détail les belles choses qu'elles avaient vues.

Le serviteur retourna auprès du roi, et lui rapporta l'histoire des écus. Le prince en furie le traita de misérable, et lui dit qu'il fallait à tout prix connaître le domicile de la belle inconnue.

Un second bal fut donné, et les sœurs sortirent en grande toilette, laissant la pauvre Cendrillon au coin du feu. Dès qu'elles furent parties, Cendrillon apostropha le dattier, et voilà que parut un gracieux essaim de demoiselles, munies d'eaux de senteurs, de boîtes de fard, de fers à papillotes, de robes, de colliers, de pendants d'oreilles, et autres ajustements. On fit Cendrillon belle comme le soleil, et on la mit dans un carrosse à six chevaux, escorté d'estafiers et de pages en livrée.

Au bal, elle augmenta l'étonnement de ses sœurs et la passion du roi. Comme la première fois, le serviteur la suivit, mais elle lui jeta un collier de perles, qu'il s'empressa de ramasser, jugeant que ce n'était pas une chose à laisser perdre. Cendrillon eut le temps d'arriver chez elle, et de quitter sa toilette, pendant que le serviteur se présentait au roi avec une mine longue d'une aune. « Par les âmes de mes ancêtres, s'écria le monarque exaspéré, si tu ne me découvres cette inconnue, je te donnerai autant de coups de pied que tu as de cheveux sur la tête ! »

Un troisième bal ayant lieu, Cendrillon eut encore recours à son dattier, et se mit

en route avec une suite si nombreuse, qu'on l'eût prise pour une impératrice. Le serviteur du roi guetta l'instant de son départ, et s'accrocha à la voiture. Cendrillon, l'apercevant, cria : « Fouette, cocher ! » Et les chevaux partirent avec tant de vitesse, que notre héroïne, en montant le marche-pied, laissa une de ses pantoufles, qui était la plus merveilleuse chose qu'on pût voir; le serviteur, perdant l'équilibre, tomba et renonçant à atteindre le carrosse, ramassa la pantoufle, et la porta au roi. « Grand Dieu ! s'écria-t-il après l'avoir prise à la main, si les fondements sont si beaux, comment donc est la maison ! O piédestal de la statue que j'idolâtre ! écoute les vœux qu'elle ne peut entendre, et que ta possession me console de mes tourments ! »

La-dessus, le roi appela le greffier et les trompettes, et fit publier que toutes les femmes de ses domaines vinssent à une fête qu'il avait l'intention de donner. Le bal fut précédé d'un banquet magnifique. Quel régal ! quelle abondance ! Où avait-on pris tant de pâtisseries, de fromages, de rôtis, de *polpette*, de *ravioli*, de macaroni ? Il y en avait pour une armée. Sauf Cendrillon, aucune femme n'avait manqué à l'appel ; il en était venu de nobles, de roturières, de riches, de pauvres, de vieilles, de jeunes, de belles, de laides, et, par les ordres du roi, toutes essayèrent la pantoufle... mais sans parvenir à la chausser ! Le roi, désespéré, imposa silence, et cria aux assistants : « Revenez demain ; mais, si vous vous intéressez à moi, ne laissez pas de femme chez vous. » A ces mots, le mari de Carmosine s'approcha : « Sire, dit-il, j'ai une fille, qui garde toujours le coin du feu, et ne mérite pas de s'asseoir à la table de Votre Majesté. — N'importe ! reprit le roi ; amenez-la-moi, et même, qu'on la mette en tête de la liste. »

Le lendemain, Carmosine amena Cendrillon avec ses filles, et le roi, en la voyant, la reconnut aussitôt pour celle qu'il désirait ; mais il n'en témoigna rien. Après le gala,

on procéda à l'essai de la pantoufle, qui, comme le fer court à l'aimant, se lança d'elle-même au pied de Cendrillon. Le roi s'approcha de la jeune fille, la fit asseoir sur son trône, lui mit la couronne sur la tête, et ordonna qu'on lui rendit les honneurs dus à la reine. Les méchantes sœurs ne purent supporter ce spectacle, et s'éclipserent avec Carmosine, confessant ainsi leur honte et leur dépit.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

Revue Littéraire.

Cours de littérature française, analytique et biographique. Cours de diction, avec une Mnémosyne progressive, par Bues-sard ; chez Breauté, libraire-éditeur, passage Choiseul, 39.

Ce livre utile commence par la définition des mots qui servent de titre aux différents ouvrages en vers et en prose, il donne ensuite une notion claire et précise sur les écrivains et leurs œuvres depuis le premier siècle ne notre ère jusqu'à nos jours, et se termine par des vers pour toutes les circonstances de la vie de famille, suivis de poésies choisies parmi les productions de nos poètes les plus célèbres, afin que les jeunes filles puissent en orner leur mémoire et leur cœur.

Je vous citerai l'article PROSE.

Les figures de rhétorique ont pour but de donner au style de la variété et de la couleur.

Un trope est le changement d'une expression propre en une expression figurée. Exemple : Une *voile*, pour un *navire*.

La métaphore est une figure de rhétorique qui, par comparaison, transporte un objet physique dans la sphère métaphysique. On appelle objet physique ce qui peut être

vu, touché, ou entendu; métaphysique ce qui ne peut être vu, touché, ni entendu, ce qui se trouve seulement dans l'imagination.

L'*allégorie* est une métaphore prolongée, une métaphore sur une pensée, au lieu de l'être seulement sur un mot.

L'*allusion* est un rapprochement qui se fait avec un objet en dehors de son sujet.

L'*hyperbole* est un trope par lequel on exagère une pensée afin de la rendre plus expressive. L'*hyperbole exprime au delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connaître*, a dit la Bruyère.

L'*ironie* est une figure de rhétorique par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit. *Les contre-vérités sont les plus fortes ironies*.

La *métonymie* emploie la cause pour l'effet, le contenant pour le contenu. Exemple : *Cérès*, pour le *pain*; un *verre*, pour le *vin* qui est dedans.

La *synecdoque* est une figure de rhétorique par laquelle on fait entendre le plus, en disant le moins, en employant une des parties pour le tout. Exemple : *cinquante printemps* pour *cinquante années*.

L'*apostrophe* est une partie du discours qui s'adresse aux vivants et aux choses inanimées. Exemple : *Affreux déserts! confidents de mes peines*.

La *prosopopée* fait parler des personnages feints, inanimés, évoque les morts et leur adresse la parole.

Une *périphrase* est le développement d'un mot. C'est aussi un détour pour exprimer indirectement sa pensée.

Une *paraphrase* est le développement d'une idée. C'est aussi son interprétation maligne.

Une *ellipse* est le retranchement d'un mot ou d'une partie de phrase, pour

donner plus de concision et plus d'énergie à la pensée. Exemple : *la saint Jean* pour *la fête de saint Jean*.

Une *inversion* est le dérangement de l'ordre naturel des mots, et s'emploie surtout en vers. L'ordre direct est la principale cause de la popularité européenne de la langue française.

Un *barbarisme* est un mot qui n'est pas français ou qui est de mauvais goût. Exemple : *aigledon* pour *édredon*; *boyaux* de père pour *entrailles* de père.

Un *solécisme* est une locution qui n'est pas française, qui est contraire aux règles de la syntaxe.

Un *prologue* est une préface en action, et ce mot s'applique surtout à l'acte préparatoire qui commence un drame ou une comédie.

Un *épilogue* est la fin, la conclusion d'un discours, d'un ouvrage, d'un poème.

Une *épitaphe* est une inscription sur une tombe : *C'est la dernière des vanités de l'homme*, dit Oxenstiern.

Un *adage* (proverbe, maxime) est une idée reçue et devenue populaire.

Un *axiome* est une vérité démontrée.

Un *paradoxe* est une idée contraire à l'opinion commune.

Un *sophisme* est un argument qui ne conclut pas juste et prend les formes et les apparences d'une vérité ingénieuse. Exemple : *vous possédez la liberté, puisqu'on vous en prive; on ne pourrait vous la ravir, si vous ne l'aviez pas*.

Quelques-unes de vous, mesdemoiselles, font chaque jour des *hyperboles*, des *synecdoques*, des *ellipses* et autres figures de rhétorique... mais maintenant ce ne sera plus comme M. Jourdain faisait de la prose... sans le savoir!

A. D. L. P.

Littérature Etrangère.

SUMMER AND WINTER.

It was a bright and cheerful afternoon,
Towards the end of the sunny month of June;
When the north wind congregates in crowds,
The floating mountains of the silver clouds
From the horizon — and the stainless sky
Opens beyond them like eternity.
All things rejoiced beneath the sun; the weeds,
The river and the corn fields, and the reeds;
The willow's, leaves that glanced in the light
[breeze,
And the firm foliage of the larger trees.

It was a winter, such as when birds to die
In the deep forests; and the fishes lie
Stiffen'd in the translucent ice; which makes
Even the mud and slime of the warm lakes
A wrinkled clod, as hard as brick; and when
Among their children, comfortable men,
Gather about great fires, and yet feel cold,
Alas! then for the homeless beggar old!

PERCY BYSSHE SHELLEY.

Éducation.

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

LETTRES D'UNE GRAND-MÈRE

A SES PETITES-FILLES.

10^e LETTRE.

A mademoiselle Pulchérie de Grismantel, au
château de Revel.

Oui, ma petite-fille, oui, vous avez raison! *on doit toujours consulter sa grand-mère*; c'est bien mon avis... mais je ne

ÉTÉ ET HIVER.

C'était par une brillante et joyeuse après-midi, vers la fin du brûlant mois de juin, alors que le vent du nord rassemble en troupes à l'horizon les montagnes flottantes des nuages argentés — et que le ciel sans tache s'ouvre derrière eux, comme l'éternité. — Tout se réjouissait sous le soleil: les herbes sauvages, la rivière, les champs de blé et les roseaux, et les branches des saules qu'effleure la brise légère, et le ferme feuillage des plus grands arbres.

C'était par un de ces hivers où les oiseaux meurent dans les profondes forêts, où les poissons gisent engourdis sous la glace transparente, et où le limon liquide des tièdes lacs ne présente plus qu'une masse ridée et durcie comme la brique: les riches, entourés de leurs enfants, se réunissent autour de grands feux, et sentent pourtant encore le froid. Hélas! pitié alors pour le pauvre vieux mendiant sans abri!

M^{lle} NANCY THOMAS.

me doutais guère, en recevant votre lettre, que vous me consultiez sur la mort, les funérailles et tous ces derniers soins voulus par la nature et par la société quand on perd un objet chéri, ou censé l'être. Je conçois que vos deux voisines, veuves à la fois, et manifestant leur douleur d'une manière si différente, aient occupé votre imagination, et que vous me demandiez non-seulement si l'on peut juger des regrets par ce que l'on en laisse paraître extérieurement, mais encore que vous vouliez savoir si *les deuils* n'avaient rien eu à démêler avec les révolutions dont vous avez tant entendu parler, et qui depuis plus de cinquante ans ont modifié tant d'usages en France. Certainement que le deuil avait ses lois autrefois plus sévères qu'aujourd'hui, mais bien moins sévères que dans les siècles précédents.

Je ne sais pas un peuple qui ait traité les morts sans importance. Depuis ces pyramides d'Égypte qui semblent devoir durer autant que la chaîne Libyque dont on les a extraites, jusqu'à ces tombeaux aériens des rives du Meschacébé, où dans le branchage des érables se balancent les corps des aïeux, partout l'homme a voulu consacrer un souvenir à l'objet de son affection, alors même qu'une immobilité effrayante, suivie d'un état si formidable que Bossuet n'a su le nommer, ne pouvait inspirer que le désir d'anéantir cet objet dans la pensée, comme il s'anéantissait aux yeux... On a vu dans ce respect pour de froides dépouilles, une opinion généralement répandue de l'immortalité de l'âme, et les plus sages législateurs l'ont confirmée. Dès le temps des patriarches, la mort imposait des devoirs. On vit Abraham, après avoir fait le deuil de Sara son épouse, demander le droit de sépulture dans le pays de Chanaan, et le refuser si on ne consent pas à en recevoir le prix : c'est ainsi qu'il achète, en présence des Héthéens, le champ d'Ephron, tous les arbres qui l'entourent, et la caverne double qui s'y trouve, où lui-même sera déposé par ses fils Isaac et Ismaël. Plus tard, Joseph, tout-puissant chez les Egyptiens, vit ce peuple partager sa douleur quand Jacob mourut ; et lorsque la caverne de la vallée de Mambré s'ouvrit pour recevoir ce nouvel hôte, ce fut en présence des principaux officiers de Pharaon et des plus grand de l'Égypte, que Joseph y ensevelit son père.

Les cérémonies qui accompagnent les funérailles ont varié chez les différents peuples. Cependant c'est par la négligence des soins qui leur sont personnels, que les hommes, dans les temps anciens et modernes, ont cru devoir prouver leur affliction. Les Israélites déchiraient leurs habits, et les portaient en lambeaux, répandaient la cendre sur leur tête, marchaient pieds nus, jeûnaient, ou se

nourrissaient d'aliments communs, couchaient sur la dure, et renonçaient à toutes les douceurs de la vie pendant sept jours. Pour Moïse et pour Aaron ce deuil se prolongea un mois, et il dura soixante-dix jours quand mourut Jacob. Les Perses coupaient leurs cheveux et les crins de leurs chevaux ; et tandis qu'ils se complaisaient dans ces signes extérieurs, une loi chez les Syriens obligeait ceux qui voulaient prendre le deuil à s'habiller en femme... C'était, retirés dans leur maison, où ils ne laissaient plus pénétrer le jour, vêtus d'une étoffe blanche, dépouillés de tout ornement d'or et d'argent, que les Grecs, après avoir jeté leurs cheveux dans le bûcher qui consumait les morts, passaient le temps du deuil, s'abstenant de liqueurs fermentées, ainsi que de l'usage des bains et des parfums.

Les mêmes coutumes à peu près s'observaient chez les Romains, avec quelques différences selon les temps. Les femmes, qui pendant la république portaient le deuil en noir ou en bleu, le portèrent en blanc sous les empereurs. Les hommes laissaient croître leur barbe et leurs cheveux ; et les patriciens ainsi que les sénateurs, renonçant aux marques de leurs dignités, prenaient le costume des plébéiens.

Les cérémonies funèbres n'ont pas eu moins d'historiens que celles du mariage, et l'on a écrit à ce sujet des volumes que je ne vous extrairai point ; mais il m'est impossible de ne pas vous citer les funérailles d'Alaric (1) ; ce roi des Goths, qui avait exigé des Romains, pour ne point saccager leur ville, cinq mille livres pesant d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap écarlate, trois mille livres de poivre, et qui emporta sans doute une partie de ce butin dans la fosse qu'on lui creusa au milieu du *Bisenzo* (2) ; que l'on avait détourné de son lit. L'usage

(1) Mort à Cosenza, l'an 410.

(2) Petit fleuve de la Calabre.

barbare d'enterrer des trésors avec les chefs obligeait à cacher leurs sépultures : on redoubla de précaution quand il s'agit de préserver les cendres d'Alaric, qui venait de ravager l'Italie pour la troisième fois. Après avoir fait reprendre son cours au *Bisenzo*, on massacra plusieurs milliers de captifs qui avaient été employés à ce travail ; et le silence de la mort et de la terre régna sur la tombe d'Alaric (1).

Dans plusieurs contrées de l'Afrique et de l'Asie, les épouses et les serviteurs sont encore conduits, soit par persuasion, soit par force, à l'endroit où le corps du chef de famille doit être enterré ou brûlé ; et si ces infortunés ne s'immolent pas eux-mêmes, les prêtres qui règlent les cérémonies leur rendent ce service.

Vous préférerez à ces *assassinats d'étiquette* l'usage de la plupart de nos bourgeois françaises, où la maison mortuaire devient, le jour de l'enterrement, une espèce d'hôtellerie dont les plus proches parents du défunt font les honneurs. La réception commence par des pleurs, qui continuent encore au cimetière, d'où l'on revient se mettre à table ; et à la fin du repas, bien des convives oublient le triste sujet qui les a réunis... Hélas ! ma chère enfant, le temps de pleurer manque souvent au pauvre ; et quelquefois aussi, la vie lui est si dure, que ses semblables renferment leur dernier adieu dans ces mots : *Il est bien heureux !*... Si je ne craignais d'attrister votre visage de quinze ans, j'ajouterais que les riches et les puissants sont souvent salués des mêmes mots, avec justice... Mais je laisse au temps cet enseignement, et reviens à vos voisines, dont la plus âgée, M^{me} D., scandalise tous le département, (et il faut que vous le sachiez), parce qu'elle se conforme aux volontés de son mari. Mon notaire est celui de M. D. ; il m'a lu son testament. C'était un homme qui ressemblait à très-

peu d'autres que M. D. ; atteint d'une maladie de cœur, qui devait finir par la mort, et dont son médecin avait pu lui prédire le terme, M. D. partit pour l'Espagne quelques mois avant l'époque fixée, afin d'épargner à sa femme la douleur de le voir expirer. Après cet aveu, que renfermait son testament, il ordonnait à son épouse de ne rappeler *ni par la forme, ni par la couleur de ses habits, l'événement qui les séparait*, et madame D., quand elle s'habille en laine blanche, quand elle porte un bonnet d'organdy blanc, obéit, et remplit un devoir (1) qui n'a point été imposé à votre autre voisine, dont la chambre vous a tant saisie... Mais la baronne de S..., ma petite-fille, suit les coutumes de ce que l'on appelle *l'ancien régime* ; c'est-à-dire, des années qui précédèrent 1789. Je veux vous en entretenir d'abord, car il faut un peu savoir ce qui se faisait avant soi : cela préserve du dédain ou de l'enthousiasme pour son propre temps, sottise très-commune, qui n'est jamais que le résultat de l'ignorance. Il faut s'efforcer d'avoir des idées justes à propos de tout. *Je ne sais point qu'il y ait des petites choses*, disait M. de Talleyrand.

Au commencement du règne de Philippe-Auguste, on ne connaissait point l'usage du deuil en France, ni dans les pays voisins. Probablement on le faisait consister en retraits et en privations comme chez les Grecs et chez les Romains ; mais rien n'était fixé à cet égard. Remarquons seulement que se *cacher le visage* paraît avoir été une coutume générale, quand l'expression d'une douleur violente devait en altérer les traits. La vanité féminine n'est entrée pour rien dans cette coutume : c'est une ré-

(1) Ce deuil fut porté par madame Dur....., dont le mari, ancien chevalier de Saint-Louis, reprit exprès du service, et alla mourir chef d'état-major en Espagne, en 1812, pour que sa femme ne fût pas témoin de ses derniers moments.

(1) Michaud.

pugnance très-explicable de ne pas vouloir montrer la *face humaine* sous un respect qui lui ôte souvent sa dignité; c'est aussi dans les hautes classes, chez les nations civilisées, une espèce de pudeur qui dissimule ce qu'un sentiment peut avoir d'immodéré; et parfois, c'est un moyen d'abuser sur une tristesse que la nature ou le devoir commanderait, et que l'on n'éprouve pas. Un *voile* est donc le premier signe du deuil pour une femme. Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII (1), imagina d'y joindre une *cordelière* serrant la taille, ornement qu'elle fit reproduire autour de l'écu de ses armes. Nos reines jusqu'alors avaient porté le deuil en blanc, mais Anne se revêtit de noir; et l'on eut le droit de s'étonner qu'elle voulût signaler son deuil d'une manière inusitée, quand la mort de Charles VIII faisait un devoir à sa veuve d'épouser le prince qu'elle avait aimé avant son mariage, ce même duc d'Orléans, devenu roi de France, sous le nom de Louis XII. Il est vrai que ce prince, à qui l'on reprochait trop d'amour et trop de complaisance pour Anne (2), dont à son tour il ne voulut pas porter le deuil en violet, selon la coutume des rois, mais en noir, se remaria, l'année même de sa mort, avec Marie d'Angleterre (3)..... Voyez après cela si l'on peut juger de la constance d'une affection et de l'amertume des regrets par l'austérité du deuil!

Cependant la plus grande des inconvenances serait de se dispenser, sous ce rapport, de l'observation des formes extérieures. A l'époque où tout émanait de la cour, sous le règne de Louis XIV, ce roi réglait

très-souvent ce qui devait se faire à la mort d'un père ou d'un mari tué à l'armée, et décidait si l'on recevrait les visites de condoléance immédiatement après la signification de la funeste nouvelle, ou après avoir laissé aux premières douleurs le temps de s'exhaler. La puissance de Louis le Grand échoua quelquefois dans le désir qu'il témoignait de voir contenir les larmes que son goût pour les conquêtes provoquait un peu trop. Madame de Sévigné, cette véridique et incomparable annaliste du grand siècle, nous représente ainsi la marquise de Vau-
brun, dont le mari avait été tué au combat d'Altenheim (1): « Elle est à nos sœurs
» de Sainte-Marie (2); elle est comme folle,
» et se moque du père de Sainte-Marthe,
» son confesseur; elle a fait venir dans l'é-
» glise le corps de son mari; on lui a fait
» un service plus magnifique que celui de
» M. de Turenne à Saint-Denis; elle a
» son cœur sur une petite crédence, elle le
» voit, elle le touche, elle a deux bougies
» devant, elle y passe sa vie entière du di-
» ner au souper, nettement; et quand on
» vient l'avertir qu'il y a sept heures
» qu'elle est là, elle ne croit pas qu'il y ait
» une demi-heure: personne ne peut la
» gouverner, et l'on craint que l'esprit ne
» lui tourne. » C'était un peu dur de recevoir la cour et la ville dans un pareil état; mais on peut supposer que la marquise de Vau-
brun, absorbée par sa douleur, n'apercevait point ce qui se passait autour de cette crédence... La pensée d'une telle situation fait frissonner. Comment sort-on vive d'une pareille méditation?... Mais il y a des forces physiques et morales qui ont besoin de s'exercer ainsi; il y a même des

(1) Mort au château d'Amboise, des suites d'un coup à la tête, à 27 ans, le 7 avril 1497.

(2) Morte à Blois, âgée de 38 ans, le 9 janvier 1514.

(3) Le 10 octobre 1514. Marie était sœur de Henri VIII. Trois mois après la mort de Louis XII, elle se remaria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui fut mère de l'infortunée Jeanne Grey.

(1) Le 1^{er} août 1674.

(2) Au couvent de la Visitation. C'était la bienheureuse Jeanne-Françoise Frémot, baronne de Chantal, grand-mère de madame de Sévigné, qui avait fondé l'ordre de la Visitation, aidée des conseils de saint François de Sales, évêque de Genève.

pays où l'habitude les développe sans danger pour la raison ni la vie. En Corse, les femmes improvisent, en présence du mort exposé le visage découvert dans une des chambres de sa maison ; elles le suivent à l'église, ne le quittent point que la pierre du caveau qui le renferme ne soit remplacée, et n'interrompent leurs gémissements que pour s'arracher les cheveux, se meurtrir le visage, ou le sillonner avec leurs ongles. Bien près de la Corse, dans beaucoup de villes d'Italie, et à Raguse, ce sont des confréries qui s'emparent du corps. On ne voit ni amis ni parents aux enterrements.

Ma lettre serait interminable, si je voulais vous apprendre combien se diversifient la douleur et le deuil. Que dire sur la première ? sinon que les dogmes chrétiens nous révélant une autre vie, et nous faisant une vertu de l'espérance, la pensée de rejoindre les objets de notre tendresse doit nous préserver de l'excès du désespoir. Quant aux signes extérieurs qui donnent de la publicité à nos regrets, il suffit qu'on les regarde comme une manière d'honorer la mémoire de ceux que l'on a aimés, pour se conformer à tout ce que l'étiquette exige.

Cette matière parut assez sérieuse pour que Louis XV fixât par une ordonnance, datée de 1716, le temps que devait durer les deuils, et tout ce qui était relatif à cette triste parure.

Le premier soin du roi fut, à la prière des manufacturiers de Lyon, de réduire de moitié la durée des deuils ; il les divisa en *grand*, *petit* ou *demi-deuil*.

Le *grand deuil* se partagea en *trois temps*, et se prit : pour les père et mère, grand-père et grand-mère, frère et sœur, mari et femme, et le Souverain.

Grand deuil en trois temps :

Père et mère, deuil de six mois : les femmes portaient pendant les *trois premières semaines* robe, mantelet, bas de laine ; gants de soie ; chapeau, bonnet, fichu de crêpe, le tout noir.

Trois semaines : coiffure et fichu de crêpe blanc.

Six semaines : robe de poulx de soie, en hiver ; gros-de-Naples en été ; coiffure et ornements de crêpe blanc, garnis d'effilé ; éventail en crêpe noir ; gants de peau noire. On pouvait porter les pierres noires et le jais.

Trois derniers mois : robe blanche unie, ou d'étoffe blanche et noire ; rubans de soie noire ; gants de peau, blancs ou noirs ; mitaines de soie noire ; bijoux en filigrane d'argent, de Gênes. Les dernières semaines on portait les diamants.

Grand-père et grand-mère, même étiquette ; mais le deuil ne durait que quatre mois et demi. Six semaines en laine ; six semaines en soie ; six semaines en demi ou petit deuil.

Frère et sœur, deux mois : quinze jours en laine ; quinze jours en soie ; petit deuil le dernier mois.

Deuils ordinaires en *deux temps*.

Oncle et tante, trois semaines : soie noire les quinze premiers jours ; petit deuil, huit jours.

Cousins germains, quinze jours : soie noire, huit jours ; petit deuil, huit jours.

Oncles à la mode de Bretagne, onze jours : soie noire, six jours ; petit deuil, cinq jours.

Cousins issus de germain, huit jours : soie noire, cinq jours ; petit deuil, trois jours.

J'ose à peine vous dire, ma chère enfant, que l'usage exigeait la prolongation du deuil quand on héritait : ainsi, ce cas échéant, le deuil d'un frère se portait comme celui d'un père.

Le chancelier de France était la seule personne qui ne fût jamais en deuil, la justice, qu'il représentait, n'étant susceptible d'aucun changement.

Pendant les grands deuils, on drapait les voitures. La livrée était habillée de noir, et portait sur l'épaule des aiguillettes aux couleurs de la maison.

Les femmes portaient pendant treize mois

et demi le deuil de leur mari. Il y en a peu maintenant qui suivent l'étiquette d'alors, celle de tendre leur antichambre en noir, leur chambre et leur cabinet en gris, de n'éclairer leur appartement qu'avec de la cire jaune, et de couvrir toutes les glaces pendant six mois. On ne les voit pas davantage borner leurs promenades à l'allée des *Veuves*, nommée ainsi parce qu'étant éloignée du *Cours-la-Reine* et du centre des *Champs-Élysées*, où se réunissait la foule, les veuves ne descendaient de leurs voitures que pour se promener dans cette allée. Elles n'allaient point à la Cour avant que les six premiers mois de veuvage ne fussent écoulés, et ne s'y présentaient qu'avec un petit voile de crêpe noir, presque cachées dans leur coiffure, jusqu'à ce qu'elles fussent remariées. Quant aux veufs, ils pouvaient se présenter à Versailles dès les premiers jours de leur deuil, qui n'avait été fixé qu'à six mois.

Si pendant les grands deuils, et dans les premiers *temps* des autres, la décence obligeait à ne paraître dans aucun endroit public destiné aux plaisirs, ni dans les cercles nombreux; peut-être était-ce par crainte que la morale publique ne fût blessée à la vue de trop de gens ingrats et sans cœur, que l'on crut devoir faire intervenir le Souverain dans cette étiquette. Qui sait, si des vêtements lugubres ne proclamaient la mort de leurs proches, combien l'on pourrait compter de parents dénaturés! La marque d'une vraie douleur étant le renoncement absolu à toute parure comme à toute dissipation, rien ne doit être donné à l'agrément pendant sa durée *officielle*.

Les deuils de Cour se portaient moins austèrement : ce sont les seuls, selon moi, que l'on peut *éclaircir* par des *fleurs* ou autres *ornements* noirs.

Il est d'assez mauvais goût de ne point porter les deuils de Cour; mais remarquez le caprice des humains! Dans ma jeunesse, il n'était permis qu'aux gens attachés de loin ou de près à la Cour de se mettre en

deuil quand elle y était; et il n'y avait pas de petite ouvrière qui, à force de chercher, ne trouvât qu'elle avait le droit de placer une fontange noire sur sa cornette. Maintenant les rois et reines de l'Europe peuvent mourir sans apporter d'inquiétude à nos manufacturiers : les deuils de Cour se concentrent aux Tuileries et chez les ministres.

Le deuil d'honneur se prenait pour des bienfaiteurs ou des amis dont on voulait prolonger le souvenir : on en fixait le temps à volonté : ce deuil n'obligeait point à habiller les gens en noir, ce qui devait se faire lors des *grands deuils*.

Dans plusieurs circonstances, les autorités, en divers pays, ont ordonné des deuils publics : en 1790, les Américains prirent un deuil de deux mois pour Franklin leur compatriote; ils honorèrent de même le fondateur de leur liberté, Washington. Notre assemblée constituante vota un deuil en l'honneur des Français morts pour la liberté au commencement de la Révolution; mais par compensation, la Convention nationale, qui vint plus tard, interdit les deuils de famille.

Toutes les couleurs ont été affectées au deuil : en Turquie, on le porte bleu; à la Chine, blanc ou feuille morte; chez les Péruviens, gris; un vieil auteur français parle d'un deuil en *vert*; anomalie, car cette couleur rappelle la résurrection de la nature et la gaieté que cette vue inspire.

On changea peu de choses sous l'empire à l'étiquette qu'avait fixée l'ordonnance de Louis XV, quoique Napoléon eût une telle aversion pour le noir qu'il ne permit point à Joséphine, sa première épouse, quand elle perdit sa mère, d'en porter le deuil. Par l'étiquette impériale, il était défendu de se présenter en deuil devant l'empereur si la Cour n'y était point : c'est ainsi que madame Germond, ma couturière (et la couturière sans pareille alors), me montra une jolie robe de crêpe blanc, dont elle allait revêtir la veuve de l'amiral B..., qui, peu de jours après la mort de son

mari, ayant obtenu une audience particulière de Sa Majesté, avait en même temps reçu l'injonction de ne point s'y présenter dans des habits de deuil.

Vous chercherez si vous voulez la cause de cette aversion du héros, qui provenait peut-être d'une faiblesse à laquelle la grand-maternité n'est pas entièrement étrangère... Je suis philosophe *tout juste*, mon enfant, et vous assure qu'on ne s'occupe volontiers de mort et de deuil, à mon âge, qu'au pied d'un crucifix.... Cette pensée ne vaut rien, et je la chasse bien vite...

Adieu donc, ma Pulchérie : embrassez tout ce que j'aime.

La comtesse DE GRISMANTEL.

HISTOIRE

DES

SIX FEMMES DE HENRI VIII.

3^e ARTICLE.

JEANNE SEYMOUR.

Catherine d'Aragon avait cessé de vivre. Anne de Bolein venait de payer de sa tête le funeste honneur de lui avoir été préférée. Jeanne Seymour lui succédait dans le cœur de Henri VIII ; une année passa, et Jeanne Seymour expirait après avoir donné un héritier à la couronne.

Quel que soit le bien qu'on ait dit de Jeanne Seymour, on ne peut se dissimuler qu'elle reçut les soins du roi le sachant marié ; qu'elle fut la cause et le témoin des chagrins et des angoisses de la malheureuse reine, et qu'elle n'ignora pas les projets de cet homme cruel, ni les moyens qu'il employa pour envoyer Anne de Bolein à l'échafaud.

Cependant le caractère de Jeanne Seymour n'était pas ambitieux ; bien au con-

traire, il est à supposer que ses torts furent la conséquence d'un manque total d'énergie. Il est difficile de croire qu'elle ait agi par un sentiment d'amour pour le roi. Ainsi, en excluant de ses motifs l'amour et l'ambition, on ne sait plus comment expliquer sa conduite perfide envers Anne de Bolein ; mais, en la jugeant par tous les actes de sa vie, on ne voit plus qu'une femme tremblante et soumise devant l'impérieuse volonté de ce redoutable monarque, et l'esclave muette et craintive de ses brutales exigences. Sans influence, comme sans pouvoir sur l'esprit de son terrible maître, elle ne put ni arrêter, ni même adoucir l'atrocité de ses résolutions, et se résigna à accepter la part d'infamie qui lui en reviendrait, dans l'impuissance de s'y soustraire.

Jeanne était beaucoup moins belle et moins séduisante qu'Anne de Bolein, et ne possédait pas, comme elle, l'instruction et les talents qui avaient captivé Henri. Soit l'effet de sa timidité naturelle, soit conscience de la médiocrité de son esprit, elle se tint constamment froide et réservée au milieu de sa cour, adoptant dans son intérieur les usages des anciennes matrones et leur rigide tenue. Pendant la seule année qu'elle régna, on ne peut citer un seul fait, un seul mot qu'il soit possible d'interpréter à bien ou à mal ; enfin elle sembla s'étudier à paraître constamment d'une nullité absolue. Toutefois, on doit dire à sa louange que son premier soin, après son mariage, fut d'amener une réconciliation entre Henri VIII et sa fille Marie, réconciliation aussi difficile à maintenir qu'à effectuer, et qui fut constamment l'objet de sa sollicitude. Marie ressentait profondément la dégradation à laquelle son père l'avait soumise en la déclarant *illégitime* ; mais comme l'enfant d'Anne de Bolein fut également flétrie par un arrêt qui la déclara *bâtarde*, Marie comprit que l'opinion publique ferait un jour justice de l'indignité commise à son

égard, et espéra que le destin qui renversait subitement de si hautes fortunes, pourrait bien aussi subitement relever la sienne.

L'entrevue du roi d'Angleterre et de sa fille fut peu touchante. L'austère Marie tenait de son père l'âme de bronze des Tudor : son inflexibilité naturelle seyait mal au rôle de suppliante ; et lorsque Henri exigea, pour condition première du retour de son amié, le sacrifice de ses principes religieux, Marie refusa net. La pauvre Jeanne Seymour eut fort à faire pour calmer l'irritation qui, de part et d'autre, commençait à éclater. La princesse Marie prit congé de son père avec plus de démonstrations de respect que de tendresse, et retourna dans son domaine de Hertfordshire, où était élevée la petite Élisabeth (depuis Élisabeth, reine d'Angleterre).

Jeanne était timide et peureuse à l'excès. Henri, loin de respecter ces défauts dans une femme d'une constitution assez délicate, et trop âgée pour s'en corriger (elle avait trente-quatre ans), se faisait un malin plaisir de lui causer à chaque moment de nouvelles terreurs. Ainsi, par exemple, au milieu d'un hiver assez rigoureux pour qu'un fleuve comme la Tamise fût complètement gelé, il l'obligea à l'accompagner à cheval de Londres à Greenwich (trajet d'environ huit milles sur la glace). La reine obéit ; mais sa pâleur et l'altération de ses traits attestaient sa frayeur, ce dont Sa Majesté s'amusa beaucoup.

Jeanne Seymour devint grosse. Alors Henri, dans l'espoir d'avoir un héritier, la soumit aux précautions les plus ridicules. Passant d'un extrême à l'autre, il blâmait ses moindres mouvements, et eût exigé d'elle une immobilité complète, s'il eût été possible de l'obtenir.

Au mois d'octobre 1537, après trente heures d'un travail laborieux, les médecins annoncèrent à Henri qu'il fallait choisir entre l'existence de sa femme et celle de son enfant : « *Sauvez l'enfant !* » s'écria-t-il ;

pour des femmes, il est aisé d'en trouver. »

Jeanne Seymour l'entendit : « *Hélas ! oui, messieurs, sauvez l'enfant ; car maintenant la mère n'est plus rien.* » Édouard VI vit le jour.

Aussitôt les trompettes et les hérauts d'armes entrèrent, selon l'usage, et proclamèrent la naissance du prince de Galles. Dans l'excès de sa joie, Henri VIII montrait son fils avec orgueil, oubliant quels ménagements étaient nécessaires à sa femme, encore entre la vie et la mort, à laquelle en effet ce bruit et ces éclats devinrent fatals.

Trois jours après, la cérémonie du baptême eut lieu. La reine était fort malade et dévorée d'une fièvre ardente ; mais, pour satisfaire aux lois de l'étiquette, on la posa sur une chaise longue, au-dessus de laquelle on suspendit les insignes de la royauté. On lui apporta son fils, qu'elle bénit et embrassa. Puis, à l'heure prescrite par le roi (minuit !) le cortège défila devant elle, avec les trompettes en tête, et au bruit des acclamations de toute cette foule ; puis encore, selon l'usage, le roi resta près d'elle jusqu'à ce que la cérémonie fût terminée.

Marie, princesse d'Angleterre, tint l'enfant sur les fonts baptismaux. Le duc de Norfolk et Cranmer, premier ministre et parent de la reine, furent les deux parrains.

La petite Élisabeth, âgée de quatre ans, était conduite par lord Seymour, frère de la reine. L'innocente créature, revêtue d'un lourd et splendide habit de cérémonie, remplissait le rôle qu'on lui avait assigné dans cette solennité, et, insouciant et joyeuse, elle portait le manteau du fils de celle pour laquelle la tête de sa mère était tombée sous la hache du bourreau... mais on ne put voir sans un sentiment de pitié méprisante le comte de Wiltshire, père de la reine décapitée, assister, comme un des principaux témoins, à cette cérémonie, en tenant un cierge à la main.

Pour ramener le prince à ses augustes

parents, le cortège se remit en marche dans le même ordre, avec le même appareil, avec le même tumulte, ce qui, joint à la satisfaction que le roi exprimait bruyamment, causa à Jeane Seymour une telle excitation, que le lendemain elle expira.

M^{me} LAURE PRUS.

Aïscha,

MOEURS ARABES.

Pendant un séjour assez prolongé à Bône, j'avais lié quelques relations d'amitié avec une famille turque qui, chose bien rare, me laissait pénétrer dans son sein et surprendre ainsi quelques-uns des mystères de la vie d'Orient. Je vais esquisser les portraits de cette famille pour faciliter l'intelligence de mon récit.

Si-Ali-el-Ouchfoune est d'une taille élevée, d'une santé robuste, et ressemble à l'Abraham du tableau d'Horace Vernet; il n'a pas encore cinquante ans, et jamais une infirmité n'est venue l'assaillir. Faitoune (1), sa première femme, a trente-deux ans; elle est plutôt grande que petite; ses bras nus sont dignes de la statuaire; sa figure est belle, ses yeux bien fendus, sa bouche, trop grande peut-être, montre d'admirables dents; quand Faitoune n'est point fardée, sa peau est d'une blancheur mate qu'enverrait plus d'une élégante de Paris; et l'on voit constamment sur sa bouche un gracieux sourire, dont rien ne peut rendre la douce tristesse. Elle est jalouse, et ses traits ne s'animent qu'en voyant son mari caresser ses deux enfants, dont je vais vous parler.

L'aînée s'appelle Nefa; elle a treize ans et les plus beaux yeux du monde; ses joues n'ont pas encore perdu leurs couleurs sous l'usage immodéré du fard; c'est le portrait vivant de sa mère. La seconde fille, Hafa,

est la plus délicieuse figure d'enfant; c'est une brunette de quatre ans dont j'étais le favori, parce que j'avais toujours pour elle du sucre et des dragées.

D'une deuxième femme, aujourd'hui morte, Si-Ali a une autre fille. Aïscha (c'est le nom de Marie) est petite, vive, pétulante comme une Française; elle a dix-sept ans, et Faitoune, qui veut la marier, compte les jours jusqu'à ce moment. Le fiancé d'Aïscha s'appelle Osman (1); c'est un Maure d'environ vingt ans, d'une figure douce, peut-être même efféminée, et dont le regard timide devant les étrangers et surtout devant une femme, brille d'ardeur au sein d'une partie de chasse, ou lance des éclairs dans les jours de colère et de combat. Osman était devenu mon inséparable, et c'était lui surtout qui me procurait toutes les occasions de pénétrer dans l'intérieur de la famille de Si-Ali.

Le jour venait de se lever; suivant mon habitude, j'étais monté sur la terrasse de ma maison pour jouir de la fraîcheur du matin et du magnifique coup d'œil d'un lever de soleil en Afrique; lorsque tout à coup, une vive fusillade se fit entendre à une demi-lieue de la ville, au blockhaus de la fontaine, et j'aperçus dans la plaine un cavalier accourant à toutes brides; c'était mon fidèle Osman. Comme je dominais la maison et la cour du Maure, je l'y vis entrer précipitamment. Aussitôt des cris de femme m'annoncèrent qu'un malheur venait de frapper la famille. Je courus chez Si-Ali et j'appris qu'Aïscha, qui avait été envoyée avec quelques esclaves de son père dans une ferme, en attendant le jour de son mariage, étant sortie le matin, accompagnée d'un jeune nègre, pour aller au Ruisseau d'Or, avait été enlevée par des maraudeurs. Le nègre était parvenu à s'échapper en se cachant dans une touffe de lauriers roses et avait appris à Osman le malheur qui était arrivé. Avant d'aller à la recherche de sa

(1) Prononcez Ftoune.

(1) Prononcez Osmâne.

fiancée, le jeune Arabe venait en prévenir le père d'Aïsha ; et jura, par Allah, de ne plus se raser qu'il ne l'eût retrouvée. Soit curiosité, soit pitié pour cette famille que j'aimais, je dis à Osman que j'allais l'accompagner. Il me représenta les dangers auxquels je m'exposais en ma qualité de Français... je résistai. Cependant, je commençais à me repentir de mon offre imprudente ; et j'allais peut-être céder, lorsque Faitoune, accourue près de nous, au bruit de ce débat, dit à son mari : « Dieu est grand ! C'est peut-être à un infidèle qu'il réserve le salut de ton enfant. Et puis, ce Français est officier ; les tribus croiront que le général l'envoie, elles auront peur. » J'étais pris ; je dus partir, maudissant cette fois mes goûts d'aventurier. En moins d'une heure nous fûmes prêts ; et quand j'allai donner le salem à Si-Ali, chacun s'empressa autour de moi, en m'appelant le bon Français et baisant les pans du burnous de mon costume arabe. Il n'y eut pas jusqu'à l'espion Hafa, qui vint me crier : « Va vite ! ma sœur Nefa a dit qu'elle t'aimerait bien si tu ramenais Aïsha. » A ce propos, je regardai Nefa, et je la vis se sauver rouge comme du corail. Si-Ali gronda l'enfant de son indiscrétion, tandis que Faitoune et Osman me regardaient en riant.

Le jeune Arabe ayant réuni quelques amis et serviteurs dévoués, nous étions dix en tout. Notre premier soin fut de nous rendre à la ferme du Ruisseau d'Or. Là, le nègre nous montra la direction qu'avaient prise les ravisseurs et le point où il les avait vu disparaître.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes à l'entrée d'une vaste forêt, où quelques tisons à moitié éteints nous montrèrent que ceux que nous cherchions y avaient fait une halte et préparé leur nourriture. Mais en même temps, les empreintes de leurs pas nous apprirent qu'ils s'étaient séparés d'un de leurs compagnons. Ce der-

nier avait-il emmené Aïsha, où avait-il été prévenir quelqu'un de sa capture ? C'est ce qu'il fallait savoir avant de suivre l'une ou l'autre piste. On mit pied à terre ; Osman et un de ses amis se détachèrent chacun dans une direction différente, et, en attendant leur retour, nous préparâmes quelques aliments, ainsi que l'indispensable café.

Le site offrait un magnifique coup d'œil. Presque de tous côtés s'élevait une vaste forêt dont les arbres, suivant les sinuosités du mont Bouzizi, sur lequel nous étions en ce moment, jetaient leurs premières branches à dix mètres du sol, et couvraient de leur ombre gigantesque un épais fourré d'où s'élançaient des troncs vigoureux ; la plupart paraissait avoir près de trois mètres de circonférence ; à notre gauche on apercevait, à travers quelques lièges, les eaux du grand lac Fetzara, qui dort au pied de ce mont. D'habitations, de tentes, aucune trace ; c'était à se croire transporté dans le Nouveau-Monde, au sein des forêts vierges. Le milieu de l'espace où nous nous reposions était sillonné par un petit ravin, au fond duquel coulait un filet d'eau à moitié perdu sous les feuilles mortes amoncelées au pied des arbres. Pour traverser ce ravin, sept à huit troncs d'arbres énormes, les uns à moitié pourris, les autres tombés d'hier et couverts encore de mousse et de lierre, gisaient en travers et eussent servi de pont, au besoin ; nos chevaux seuls auraient été obligés de remonter ce ravin jusqu'à une centaine de pas pour le tourner ; en le descendant, il allait toujours se creusant, et disparaissait parfois sous des touffes de vigne sauvage ou de roseaux, dont les festons et les panaches ondoyants recouvraient le filet d'eau, alors devenu torrent. Rien ne troublait le calme de cette vaste solitude, rien que le vent, qui nous apportait par moment le bruit d'une fusillade engagée à quelques lieues de là, et de temps à autre le son isolé et sourd du canon, dont l'éclatante voix réveillait, au fond de leurs an-

(1) Le salut.

tres, les chacals et les chats-tigres. Une fois ou deux, je crus entendre au loin un mugissement rauque, que les Arabes me dirent devoir être celui du lion.

Au bout d'une demi-heure, Osman revint découragé; les cavaliers dont il avait suivi la piste étaient redescendus dans la plaine, se dirigeant vers le lieu du combat que nous venions d'entendre. Quelques instants après, son ami revint de son côté et ne nous apprit rien. « Maître, dit alors à Osman un nègre appelé Karali, je serai peut-être plus heureux : j'ai l'habitude des forêts, et je te dirai bientôt s'il faut nous avancer ou retourner à la ville. — Va ! répondit Osman; et si tu me fais retrouver Aïscha, je jure, par la tête de mon père, que tu seras libre dès notre retour à Bône. » Karali s'inclina, et partit dans la direction qu'avait d'abord prise Osman. Il revint bientôt, nous regarda d'un air narquois et rit silencieusement. Arrivé sur l'autre trace, il fit quelques pas, s'arrêta, se coucha par terre, écarta les broussailles, puis se releva en frappant dans ses mains. « Par ici, maître, par ici ! » cria-t-il. Et Karali nous expliqua qu'Aïscha devait être avec le cavalier seul, parce que son cheval était plus lourdement chargé que les autres chevaux, à en juger par les empreintes plus fortement marquées de ses pas. Cette remarque fut vérifiée. Aussitôt notre petite troupe reprit sa marche, et s'enfonça dans les profondeurs de la forêt. Les indices qui nous guidaient étaient si précieux pour nous, il y avait dans notre marche tant de causes d'incertitude, que, par une sorte d'accord tacite, nulle parole n'était prononcée, de crainte de distraire Karali de son importante mission. On n'entendait donc que le bruit de nos pas sur les feuilles sèches, et celui des branches brisées par le dernier des cavaliers, afin de retrouver plus facilement notre route, en cas d'erreur de la part du nègre.

Il y avait déjà assez longtemps que nous cheminions ainsi, faisant fuir devant nous quelques bêtes fauves, lorsque nous arri-

vâmes sur une vaste clairière formée en partie par des broussailles, des ajoncs, des aloès et des genêts épineux; au même moment Karali s'arrêta.... les traces qu'il suivait venaient de s'effacer sur un point semé de cailloux et de roches à nu. Il fallut faire une nouvelle halte, pendant laquelle le nègre alla encore à la découverte; il me permit de l'accompagner, à condition que je marcherais derrière lui et autant que possible dans ses pas.

Le pauvre Karali, après avoir vainement examiné toutes les places où se montrait un peu de terre ou de feuilles, s'était arrêté en promenant autour de lui des regards découragés, lorsque tout d'un coup je le vis se précipiter en avant et m'appeler de la main en me montrant une pierre. J'accourus; mais j'avais beau regarder, je ne voyais rien. Alors Karali, en souriant, souleva cette pierre, me fit voir qu'elle était plus sèche en dessous qu'en dessus, que, par conséquent, il n'y avait pas longtemps qu'elle était dérangée. « Mais, lui dis-je, où est la preuve que c'est le pas d'un cheval qui l'a retournée ? » Cette observation parut contrarier le nègre et le faire réfléchir; cependant, fier de sa découverte, il se mit à marcher dans la direction que lui indiquaient à la fois et la pierre et le point où les traces avaient cessé d'être visibles... Karali venait de rencontrer juste, car après les roches, nous vîmes distinctement les pas d'un cheval empreints sur la terre. Mais ici, s'offrait un nouvel embarras : les pas semblaient se diriger vers le point d'où nous venions. Cet embarras n'exista que quelques minutes; car il nous fut facile de nous assurer qu'on avait fait reculer le cheval. Était-ce l'effet d'une ruse, d'un accident? Où le cheval s'était-il arrêté? Voilà ce qu'il fallait résoudre, et cela ne me paraissait guère facile, la roche, les cailloux ne gardant point de traces; plus loin, des broussailles garnissaient le revers de la montagne jusqu'au bord de la clairière dans laquelle nous étions arrêtés. Pendant que

nous y réfléchissions, Karali n'était pas oisif; il cherchait, examinait; bientôt il nous appela, et nous fit remarquer que quelqu'un avait passé par une trouée qu'il désignait, la poussière qui couvrait les feuilles ayant été essuyée à une hauteur qui indiquait que ce devait être un cavalier. Nous suivîmes donc cet indice, et, sur la lisière même de la forêt, l'assertion de Karali allait recevoir une éclatante confirmation; car il se baissa en poussant une exclamation de joie, et quand il se redressa, sa main tenait une babouche de femme qu'Osman reconnut pour appartenir à sa fiancée. Bientôt après, la piste fut visible, et nous pûmes avancer rapidement en descendant les dernières pentes du Bouzizi.

Vers quatre heures, nous arrivâmes dans un vallon où se trouvait un faible douar. A tout événement, et sans nous arrêter, nous apprêtâmes nos armes; Osman, qui avait pris les devants, s'élança vers le premier Arabe qu'il aperçut et nous fit signe d'approcher sans crainte. Nous le trouvâmes en pourparler avec un vieillard, auquel vinrent se joindre quelques hommes du douar. Karali nous avait bien dirigés, car le ravisseur venait de passer: il avait sur nous trois heures d'avance; c'est tout ce que nous pûmes apprendre; à toutes nos questions, le vieillard et ceux qui l'entouraient répondaient par ce mot laconique: *m'narfi* (je ne sais pas). Que faire? Au milieu de ces mille empreintes des troupeaux et des chevaux de cette tribu, comment retrouver la direction à suivre, et qu'évidemment on ne voulait pas nous indiquer? Après un court débat, je décidai Osman et ses amis à profiter de l'hospitalité qu'on nous offrait, en leur disant qu'un mot échappé par hasard nous mettrait peut-être à même de nous orienter, que d'ailleurs il valait mieux coucher au douar que risquer de tomber dans un parti de maraudeurs ou de coucher à la belle étoile dans la forêt. Pour ma part, je résolus d'examiner mes hôtes au profit de ma curiosité.

Je n'avais pas achevé de prendre le café et de fumer la pipe avec mon hôte, que j'étais au mieux avec son enfant, gamin de trois à quatre ans au plus, auquel j'avais donné du sucre et quelque menue monnaie. Ce qui acheva de me faire bien venir du chef de la famille, ce fut une poignée de cendrée que je lui donnai; quant à la poudre qu'il me demandait instamment, je refusai; je ne voulais pas avoir fourni la poudre qui peut-être eût lancé la balle sous laquelle je pouvais tomber. La poudre d'ailleurs est la dernière chose à donner à un Arabe; car alors, il s'imagine que si on n'ose pas la lui refuser, c'est qu'on a peur de lui. Après un repos d'une heure ou deux, je sortis de la tente avec mes armes, et surtout mon fusil à deux coups, ami fidèle qui rarement a trompé mon coup d'œil. Je voulais profiter de la fin du jour pour examiner le tableau animé qu'offrait le douar à la rentrée des troupeaux et tuer un des vautours à tête grise que j'avais vu planer autour des tentes.

Arrivé dans les premières broussailles que je dépassais à peine de la tête, je me retournai et contemplai avec délices cette scène, ce paysage qui me rappelaient la Bible: ces tentes brunes, formées d'étoffes tissées par les femmes de la tribu et sous lesquelles j'apercevais, accroupies, les mères de famille, tamisant et roulant sous leurs mains la farine qui devait servir au repas du soir; ces troupeaux ramenés par des jeunes hommes à moitié nus, aux formes robustes; ces chevaux attachés par des entraves à une corde qu'assujettissent deux piquets; ces rares palmiers, qui semblent s'élancer vers le ciel; ces touffes de lauriers roses que dominent des grenadiers et des orangers sauvages; plus loin, cette forêt du mont Bouzizi se dressant à l'horizon comme pour soutenir ces cieux d'un éclatant azur: cette perspective, à moitié éclairée des derniers rayons du soleil, était animée par le pittoresque costume des enfants d'Ismaël. Il y eut surtout un moment que je n'ou-

blierai jamais, bien qu'il se soit souvent reproduit devant moi. A l'instant où le soleil disparut à l'horizon, il se fit un calme dont rien ne peut rendre l'imposante magie. Tout se tut... les animaux dans la plaine, les oiseaux dans les airs... on eût dit que la nature s'était endormie... Puis, un aboiement aigu et prolongé retentit dans la montagne; il fut lentement répété du côté opposé; et au même instant, comme à un signal, mille voix s'élevèrent à la fois : de toutes parts éclata et roula, doublé par les échos, le cri des chacals descendant par bandes en donnant de la voix comme une meute immense, à laquelle répondaient les chiens à moitié sauvages du douar. Parfois, le cri plaintif et déchirant de la hyène dominait toutes ces clameurs, qui se taisaient un instant pour reprendre plus furieuses encore, lorsque cessait ce cri semblable à la voix d'un enfant qui râle.

J'écoutais ces bruits pleins d'intérêt pour moi, j'apercevais déjà au loin quelques chacals qui, plus hardis que les autres, traversaient le vallon, et je me disposais à rentrer après en avoir tué un ou deux, lorsque j'entendis, assez près de moi, un bruit de branches brisées, qui me parut provenir du passage d'une hyène. J'attendis, et soudain je tressaillis à un bruit sourd qui semblait faire trembler le sol sous mes pas. Mes cheveux se dressèrent, une sueur froide me coula sur le front... je venais d'entendre des sons étranges et puissants... c'était le rauquement du lion.

Quand je repris mon sang-froid, j'aperçus une magnifique lionne qui se dirigeait vers le douar en décrivant un demi-cercle. A tout hasard, je pris dans mes poches des balles mariées et j'en coulai deux dans chaque canon. Plus tranquille, mais n'osant encore sortir de ma retraite, je suivis des yeux la bête pour saisir le moment où je pourrais, non pas l'ajuster, mais rentrer sans danger. Au son redouté de la voix puissante de la lionne, tout avait fait silence, hyènes, chacals et chiens : la nuit

n'était pas encore venue, et le crépuscule, si court dans ces contrées, commençait. Je crus entendre une voix enfantine qui m'appelait, puis un rugissement, puis des cris d'effroi. Au même instant, je vis revenir la bête, à petits pas, comme si elle eût été dans une solitude... La lionne avait saisi l'enfant de mon hôte et l'emportait par ses vêtements ! Le pauvre petit n'osait ni crier ni remuer ; on l'eût cru mort. Les hommes du douar craignaient de s'approcher de la lionne, et la suivaient des yeux, tandis qu'Osman et ses amis faisaient un détour pour lui couper la retraite. La lionne venait de mon côté, elle allait passer devant moi ; je réfléchis rapidement que l'enfant était perdu sans ressources si elle gagnait les broussailles, qu'à tout hasard il valait mieux le tuer d'une balle maladroite et risquer de le sauver. Ma frayeur avait disparu ; je ne songai pas que si je ne tuais la bête sur place, j'étais un homme perdu ; je ne songai qu'à l'enfant et à sa mère qui, seule, accourait échevelée sur les traces de la lionne. J'invoquai mentalement l'aide de Dieu ; mon fusil s'abattit avec lenteur ; mon bras ne trembla pas ; quand la bête m'eut dépassé, je l'ajustai à l'épaule, comme elle soulevait une de ses pattes de devant ; je fis feu de mes deux coups... je n'entendis pas un cri, pas un rugissement : ma vue se troubla... des broussailles craquèrent près de moi... je crus sentir l'haleine brûlante de la lionne, et bondis convulsivement en me sentant toucher à l'épaule...

C'était Osman qui venait me rejoindre et me féliciter : l'un des deux coups ayant atteint la lionne au cœur, elle était tombée sans jeter un cri, et l'enfant avait été sauvé !

Osman et moi nous étions près du cadavre ; les habitants du douar, même les femmes, accoururent ; c'était à qui s'approcherait de moi, à qui baiserait un pan de mon burnous. Mais celle qu'il fallait voir, c'était la mère ! Elle était comme une folle ; elle prenait son fils, le berçait dans ses bras, le dévorait de caresses, lui faisait frapper de

son poing et de ses pieds la puissante bête étendue devant lui ; puis elle lui présentait le sein , lui faisait baisser mes vêtements , me le mettait dans les bras , me le reprenait pour le montrer à ses parents , en criant que sans moi son enfant serait mort... Enfin c'était une joie , un délire que rien ne saurait peindre. Quand son émotion fut un peu calmée , elle me demanda mon nom. « Abdallah-ben-Jacoub , lui répondis-je. — Eh bien ! reprit-elle , si jamais Abdallah-ben-Jacoub a besoin d'un ami depuis les montagnes de l'Edough jusqu'au delà du grand lac Fetzara , qu'il se rappelle Etzéria-bent-Ahmed et son mari Abdrackman-ben-Merzouck ; elle , lui ou les leurs , donneront leur vie pour Abdallah. N'est-ce pas , Abdrackman ? s'écria-t-elle. — Oui , par Allah ! » répondit ce dernier.

Tandis que retournant aux tentes , nous nous y acheminions pêle-mêle , une vieille femme me tirant par mon burnous , me fit un signe , je m'arrêtai. « Tu ne t'appelles pas Abdallah-ben-Jacoub (1) ; mais tu es bien un serviteur de Dieu , car tu es bon , tu es grand. Eux ne t'ont pas reconnu ; mais moi qui vais parfois à la ville , je sais que tu es Français , tu es le capitaine cadi (2). Ne crains rien , je t'aime , quoique Français , parce que tu as sauvé mon petit-fils. Écoute , si tu as jamais besoin de nous , demande le marabout d'Aïn-Turco , et tu nous verras. Pour te prouver que je t'aime , apprendis que demain la jeune fille que tu cherches sera conduite chez les Beni-Salah's , pour être livrée au scheik. Garde-moi le secret , et mène tes amis aux douars des Beni-Flittas ; la jeune fille y couchera demain. Adieu ! qu'Allah t'accompagne et te comble de ses prospérités en te ramenant dans le sein des vrais croyants !... »

Ainsi la prophétie de Faitoune se réalisait ; c'était moi qui allais faire retrouver Aïscha.

Au point du jour , nous fûmes en selle.

(1) Abd-Allah , *serviteur de Dieu*.

(2) Cadi , *juge*.

Osman , que j'avais prévenu , nous fit prendre la direction du lac Fetzara , que nous laissâmes à notre gauche , avec le dessein de le tourner. Vers le soir , nous avions dépassé les premiers douars des Beni-Flittas. Guidés par des renseignements que notre ingénieux Karali recueillit en se glissant dans l'un de ces douars , nous apprîmes qu'une jeune fille était arrivée dans la tribu et devait être conduite le lendemain chez les Beni-Salah's. Alors , sans nous arrêter , nous continuâmes notre route , et peu avant le coucher du soleil , ayant trouvé un lieu propice , notre caravane s'arrêta dans une petite oasis , par laquelle Aïscha devait nécessairement passer. Autour de nous s'étendait à perte de vue , un sol nu , sablonneux , où quelques touffes de broussailles semblaient pousser à regret. Un silence profond régnait dans cette plaine , tandis que , sur nos têtes , des myriades d'oiseaux nous étourdisaient de leurs cris. Au nord , une légère vapeur nous indiquait le lac , dont trois lieues à peine nous séparaient.

Le jour parut , le soleil s'élança dans les cieux , inondant la plaine de son éblouissante clarté , et ses feux brûlants pulvérisaient le sol haletant de sécheresse. Bientôt un point noir se montra vers l'ouest et grandit en sortant des vapeurs du matin : c'était un groupe de cavaliers qui s'approchaient rapidement. « La voilà ! s'écria Osman ; je la reconnais à son voile rayé ! » Il fut convenu qu'on attendrait pour les attaquer le moment où les cavaliers , ayant mis pied à terre , feraient halte sur les bords de l'oasis ; que , jusque-là , chacun resterait à cheval et s'abriterait derrière une grande haie de lauriers roses , qui coupait l'oasis en deux parties. Mais à peine les cavaliers furent-ils arrivés près de nous , que l'aimoureux et impatient Osman s'élança : il nous fallut le suivre. Ce qu'il advint , je ne puis le dire ; car , au moment où je franchissais l'enceinte , je ressentis une rude secousse et fus emporté par mon cheval jusqu'à ce que je tombasse à terre.

Je perdis alors connaissance. Quand je repris mes sens, une soif ardente me dévorait ; j'étais seul, au milieu d'une plaine aride. En vain je cherchai ma blessure ; je me sentais seulement une douleur violente à l'épaule et une à la tête, venant sans doute d'une balle amortie et de ma chute. Toutefois, j'éprouvais des vertiges que j'attribuais à l'ardeur du soleil. Je me soulevai et regardai autour de moi : il faisait un vent assez sensible et chaud. L'horizon était rouge et semblait refléter un incendie ; le sable me brûlait. Je me tournai vers le point d'où venait le vent, et au même instant, j'éprouvai la même sensation que si j'eusse passé la figure devant la bouche d'un four enflammé. A cette étrange sensation, je reconnus le terrible vent du Désert. Craignant qu'il ne vint à s'élever tout à fait, je rassemblai mes forces pour gagner un abri. La tribu hostile des Beni-Salah's devait être à l'est, je m'acheminai à peu près vers le nord-ouest jusqu'à ce que mes forces m'ayant abandonné, je retombai anéanti et dans un état de torpeur tel qu'il ne me reste aucun souvenir jusqu'au moment où je me réveillai au milieu d'une obscurité profonde. A tout hasard, j'appelai à mon secours ; presque aussitôt des aboiements retentirent au-dessus de ma tête. Tâtant alors autour de moi, je ne tardai pas à reconnaître que j'étais dans un *silo* (1).

Au bout d'un certain temps, je distinguai un bruit de tam-tam et d'instruments qui m'annonçaient une fête, puis des cris et des coups d'armes à feu. Tandis que je cherchais à deviner ce que cela voulait dire

(je sus depuis qu'on célébrait la naissance d'un fils du cheick), j'entendis une voix qui me criait d'en haut : « Est-ce toi, cadi ? » A tout hasard, je répondis affirmativement. « Sois tranquille, ajouta la voix ; n'oublie pas Abdrackman, il est ici. » Puis la voix se tut ; et un bruit de pas m'annonça que l'on s'éloignait. Cet avis me tranquillisa ; j'attendis, moins inquiet, le moment où je pourrais sortir de mon trou. Au jour, deux Arabes vinrent me prendre et me conduisirent en la tente principale d'un douar que je reconnus pour un de ceux dépassés par nous la veille. Sous la tente, je trouvai une vingtaine d'Arabes qui discutaient sur mon sort : parmi eux était le mari d'Etzéria. J'allai droit à lui, et le saluai comme un ami ; son salut, qu'il me rendit à l'arabe, et ce mot : *bien!* qu'il prononça, m'apprirent que je pouvais compter sur lui. La discussion continua ; et malgré les efforts d'Abdrackman, il fut décidé qu'on me livrerait de suite au cheick des Beni-Salah's, comme l'un de ceux qui avaient délivré la jeune fille à lui promise. Cet arrêt, c'était pour moi la mort ; car on m'avait reconnu Français. Après cette décision, Abdrackman sortit pour aller, dit-il, me préparer une escorte ; peu après, il revint annonçant que je pouvais partir. Je sortis de la tente, toujours gardé. Je marchais au milieu d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants qui s'approchaient pour m'insulter, me jeter de la terre ; tout à coup, un voile tomba sur ma tête et un enfant prit ma main en m'appelant son ami... Alors des cris de rage s'élevèrent ; j'entendis répéter le nom d'Etzéria, et je compris que j'étais sauvé. Je savais que, chez les

(1) On appelle ainsi une espèce de cave, ordinairement creusée en forme de ruche et revêtue de maçonnerie. La plupart des silos datent des Romains, auxquels revient de droit tout ce qui, sur cette terre d'Afrique, a quelque caractère d'utilité ou de grandeur. Les Arabes y renferment principalement leurs grains et leurs objets précieux. Lorsqu'ils plient leurs

tentes et vont ailleurs chercher des pâturages plus abondants, ils recouvrent soigneusement l'ouverture de ces silos qui est assez étroite, de sorte qu'il est fort difficile d'en reconnaître l'emplacement lorsqu'on ne le connaît pas d'avance. Il y a en Afrique des plaines qui en sont littéralement semées.

Arabes de ces tribus, tout prisonnier qu'une femme couvre de son voile ou qui touche une partie de ses vêtements, ou auquel une femme donne la main de son enfant, recouvrait la liberté et devenait sacré tant qu'il restait dans l'enceinte du douar; mais qu'il ne pouvait en sortir sans danger que s'il était accompagné d'un Arabe qui le déclarait son hôte. C'est ce qui m'arriva : le mari d'Etzéria me prit sous sa protection, et nous partîmes sur-le-champ, car il craignait une réaction, attendu ma qualité de Français. Le titre de marabout que portait Abdrackman avait suspendu le mauvais vouloir des Arabes; mais il était urgent de profiter de ce moment de répit.

Après deux heures de marche, Abdrackman me quitta en me disant : « Fuis au plus vite, de crainte qu'on ne te poursuive. Le lac te guidera; laisse-le toujours à ta droite jusqu'à ce tu arrives à Aïn-Turco, que tu connais, et où tu seras en sûreté. A la prochaine lune, j'irai à la ville chercher le cheval que je te prête, et cette arme que je te confie, ajouta-t-il en me remettant son yatagan. Tu as sauvé mon fils, nous sommes quittes. Va ! Dieu est grand ! »

Je profitai de l'avis, et lançai le cheval au galop jusqu'à ce que mon sauveur fût hors de vue. Quelque temps après, apercevant un nègre qui venait à moi, je me disposais à l'éviter, lorsque je reconnus le fidèle Karali. Il m'apprit qu'Aïscha avait été délivrée, et qu'elle était rentrée à Bône sous la conduite d'Osman. Par les ordres de son maître, le nègre était resté afin d'avoir de mes nouvelles, et ne m'ayant pas trouvé du côté du sud, il faisait le tour du lac Fetzara.

Le reste de mon voyage s'acheva presque sans événement. J'eus seulement une occasion de vérifier la croyance qu'ont la plupart des nègres, qu'on peut fasciner le lion en lui parlant. A mi-chemin d'Aïn-Turco, pour couper court, nous traversâmes un bois d'oliviers sur une des dernières pentes des montagnes de l'Edough,

afin de regagner le bord du lac qui forme vers ce point une espèce de courbe, et rentrer à Bône par la vallée des Lauriers-Roses. Tout à coup, mon cheval se mit à trembler; je le fis remarquer à Karali, qui me dit : « Il doit se trouver un lion ici près. » Au même instant, nous entendîmes un bruit de branchages, et en me retournant je vis sortir du taillis, à deux cents pas en arrière de nous, un lion d'assez riche taille. Je voulus presser ma monture, mais le nègre lui prenant la bride, me dit vivement : « Si tu vas plus vite, nous sommes perdus!... Laisse-moi faire. » Alors, nous continuâmes du même pas, tandis que Karali, toujours retenant mon cheval, et s'adressant au lion, lui répétait d'une voix qu'il cherchait à rendre calme, « Tu ne nous attaqueras pas, parce que nous sommes des hommes, braves comme toi. » Pendant quelques minutes, qui me parurent bien longues ! le lion marcha dans nos traces d'un pas tranquille, puis d'un bond disparut dans le fourré. Karali continua encore à répéter sa singulière conjuration, et me dit ensuite : « Tu vois, lorsqu'on le veut et qu'on n'a point peur, la rencontre d'un lion est sans danger; on l'enchantait avec des paroles. »

Notre route s'acheva ensuite le long des rives du lac Fetzara, dont l'aspect est vraiment admirable. Du sein des roseaux qui le bordent, s'élevaient à chaque instant et fuyaient à notre approche des bandes d'oiseaux au riche plumage : des ibis, des hérons blancs et gris, des canards, et des flamans roses.

Mon retour causa dans la famille de Si-Ali une vive satisfaction, surtout aux deux fiancés, dont l'union fut fixée à quelques jours de là. En attendant, Osman se hâta de tenir la promesse qu'il avait faite à l'ingénieux Karali. Le pauvre nègre en était comme fou de joie, non pas tant à cause de sa liberté que parce qu'Osman lui promit de le garder à son service, et de lui donner pour femme une négresse qu'il

aimait. La cérémonie de l'affranchissement fut courte, car elle se borne à une déclaration faite devant le cadi.

Le jour du mariage, Si-Ali, accompagné d'Osman, vint me prier d'assister à la noce d'Aïscha; j'acceptai, bien décidé à n'y point aller, car je m'y serais trouvé avec les hommes, et je voulais savoir ce qui se passait du côté des femmes. Depuis près de huit jours la fiancée vivait dans la retraite la plus absolue, ne voyant que sa mère, l'esclave qui lui apportait sa nourriture, et la matrone qui avait été la courtière de ce mariage. Le dernier jour fut consacré à la purification prescrite par la loi; et, selon l'usage des riches, un des établissements de bains fut retenu par la famille; toutes les femmes s'y rendirent, invitées ou non, car le bain était gratuit, le père payait la dépense.

Enfin, le jour de la noce arriva. Vers midi, en me promenant sur ma terrasse, j'entendis s'élever des bruits joyeux de la maison de Si-Ali, et surtout des voix de femmes poussant une espèce de gloussement pareil au cri par lequel les peintres en bâtimens de Paris s'appellent entre eux. Apprenant ainsi qu'il y avait déjà une nombreuse réunion, je me déguisai en femme, me cachai sous un long voile, et, me glissant sur la terrasse de Si-Ali, j'eus sous les yeux un tableau que toute la féerie de l'Opéra pourrait difficilement reproduire. Que l'on se figure une cour entourée d'arcades de trois côtés et formant à chaque étage une galerie mauresque: dans cette cour et sur ces galeries, une multitude d'enfants et de femmes presque toutes jeunes, plutôt belles que jolies, et richement vêtues.

Au premier aspect, les enfants paraissent avoir les cheveux rouges, car la loi religieuse veut que, jusqu'à un certain âge, ils les aient teints avec le suc du henné; le résultat utile de cet usage est de détruire la vermine qui attaque souvent les enfants d'Europe. Pour donner ensuite à la chevelure une teinte noire magnifique, il suffit

de la mouiller, après la teinture du henné, avec de l'eau colorée par l'indigo. De plus, les enfants ont la paume des mains et les pieds rougis également avec le henné; les femmes se servent habituellement du suc de cette plante pour colorer leurs pieds et les ongles de leurs mains. Enfants et femmes portent aux bras et aux chevilles des anneaux en corne, en argent ou en or, selon la fortune des familles. Ils en ont quelquefois jusqu'à trois à chaque poignet et à chaque pied; quelques-uns de ces anneaux sont énormes. A cette parure, les femmes maures ou turques et quelques bédouines ajoutent des anneaux ciselés formant boucles d'oreilles et passés non dans le bas, comme chez nous, mais dans le haut: le poids en est tel (puisque ces ornemens ont environ cinq centimètres de diamètre sur deux millimètres d'épaisseur) que les oreilles se recourbent, et retombent comme celles d'un chien, de sorte que, pour empêcher ces anneaux de déchirer le cartilage, il faut les soutenir à l'aide d'une chaîne attachée à la coiffure et qui passe sur le front, car on met trois anneaux à chaque oreille. Quand une femme ou un enfant court, le choc de tous ces anneaux produit un singulier effet: on l'entend même sous les longs voiles qui empaquettent les musulmanes.

Toutes les femmes réunies dans la cour de Si-Ali étaient jeunes; toutes avaient une peau d'une blancheur remarquable et offraient aux regards des bras nus admirables de forme; sur ces bras et sur le dessus des mains, jusque sur les doigts étaient tracés en rouge, toujours avec le suc du henné, mille petits losanges imitant les mailles d'un filet: on eût dit une longue mitaine de soie rouge; la paume des mains était peinte en rouge, même en noir-bleu chez quelques-unes, et les doigts étaient chargés de bagues. Le blanc, le rouge, recouvraient leurs traits; la plupart, après avoir peint leur figure, y avaient ajouté en noir quelques signes sur le menton, le front et les pommettes. Quant à la parure, elle était

à peu près uniforme : c'étaient les bracelets dont je viens de parler, les anneaux d'oreilles et leur chaîne attachée sur le front. La tête était recouverte d'un foulard soie et or, duquel s'échappaient de chaque côté de longues mèches de cheveux noirs (ordinairement faux et en poils de chèvre); par derrière, tombait une corde de cheveux entourée d'un cordon rouge ou vert, à l'extrémité duquel étaient fixées quelques pièces d'or fort minces dites *soultani*, ou des sequins. Le devant de la coiffure était chargé d'une multitude de ces pièces posées l'une contre l'autre, et au milieu desquelles figure d'habitude un rond en perles de moyenne grosseur. Chez quelques élégantes, le foulard est remplacé (ce cas est rare) par une calotte en velours vert qui semble tout or, tant elle est recouverte de soultani. Presque toutes les femmes portent par-dessus leurs vêtements de mousseline une robe courte appelée *falma* (il y en a qui, neuves, valent jusqu'à 1,000 ou 1,200 fr.), dont le corsage, ordinairement détaché de la jupe, est en drap ou en velours, recouvert de brandebourgs d'or et orné de deux rangs de gros boutons en passementerie d'or, et tellement rapprochés qu'il suffit de les intercaler pour fermer le corsage sans qu'il soit besoin de boutonnrière. Le cou des femmes est orné d'un collier d'or dit en *grains d'orge*, et formé d'un rang de larmes dont l'extrémité de chacune retient une petite pièce d'or. La valeur d'un pareil collier ne saurait être moindre de 250 fr., et j'en ai vu qui allaient au double. Mais, hélas ! ce tableau n'est si brillant que de loin ! Les femmes sont peintes ; ces draps, ces velours, ces galons sont usés, fanés, car ils ont servi à deux ou trois générations, aux jours de fête ; la plupart de ces pièces sont en cuivre doré ; ces yeux, dont la hardiesse vous fait battre le cœur, c'est à la peinture qu'ils doivent leur éclat ; ces sourcils et même ces cils sont enduits d'une substance noire obtenue par la carbonisation d'antimoine, de noix de galle, de

clous de girofle et de pierre de benjoin.

A peine étais-je sur la terrasse de Si-Ali, qu'au bruit de quelques instruments la mariée sortit de sa chambre, et, enveloppée de voiles, vint s'asseoir sur un carreau de velours au milieu de l'assemblée. Alors, la matrone qui l'accompagnait lui releva son voile, lui peignit les paupières et les joues, puis, pour s'y regarder, lui offrit un miroir (cadeau du marié). Satisfaite de cet examen, Aïscha, sans se lever, tourna lentement la tête pour se montrer à ses amies. Puis le miroir fut emporté; alors la vieille prit sur ses genoux le foulard soie et or qui avait recouvert ce miroir et l'étendit par terre : aussitôt les femmes y jetèrent, à tour de rôle, soit des pièces de cinq francs, soit des soultani, soit des sequins ; chacune enfin apporta en offrande une somme à peu près égale à celle donnée à sa noce par la mère d'Aïscha : il est sans exemple que cet usage ne soit pas fidèlement exécuté. L'ensemble de ces faibles offrandes, dont la plus élevée ne dépassa pas 20 francs, s'éleva à 320 francs environ. La matrone alors noua le foulard, le mit dans les mains de la fiancée, qui se leva, salua ses amies, et se retira laissant place pour les danseuses. On en avait fait venir exprès de Constantin.

La danse mauresque se marche ou plutôt se piétine sur place : elle consiste en un balancement des hanches et du torse, en de continuelles passades de deux foulards que chaque main fait voltiger sans qu'ils se rencontrent et sans que la main qui les ramène toujours entre les bras les abandonne. Les danseuses portent une jupe collante en soie, serrée et retenue à la taille par une ceinture de soie brodée d'or. Elles ont la poitrine découverte et serrée par un petit gilet, fait comme la falma, mais beaucoup plus échancré du haut ; outre la parure habituelle, quelques-unes ont un diadème de diamants dont la monture annonce l'ancienneté et souvent l'origine. L'orchestre se compose ordinairement de trois musiciens jouant de la viole, du rebec (instru-

ments usités en France au seizième siècle) et d'une sorte de tam-tam fait d'un vase en terre cuite en forme de cruche et dont le fond est remplacé par une peau tendue. La danse, d'abord lente, va en s'accéléran et s'animant de plus en plus, tandis que la musique et le chant de la danseuse alternant avec celui des instrumentistes, suivent la même progression.

Pendant ces danses, des dons furent offerts aux danseuses par les spectateurs ; les uns mouillant des pièces de monnaie avec leur salive, venaient les plaquer sur le front et les joues des danseuses, dont les mouvements ne cessaient pas et qui se contentaient de renverser la tête en arrière en se passant sous le menton un des foulards. Les autres jetaient des pièces de monnaie dans un plateau qui circulait à la ronde. Le premier usage est souvent coûteux, car à moins de passer pour un avare, et c'est la plus grande honte chez les Maures, il faut mettre des pièces jusqu'à ce que la danseuse en laisse tomber une, et j'en ai vues qui en avaient la figure entièrement couverte : Osman m'ayant prévenu, je m'étais muni de petites pièces de 25 centimes, et j'en fus quitte pour 11 à 12 francs. Dans les intervalles des danses on avait fait distribuer du café, des pipes, des boissons rafraîchissantes, et donné aux danseuses des bouteilles de sirop et d'absinthe : c'est cette dernière liqueur qu'elles me parurent préférer. Une ou deux danseuses se firent apporter des pipes à réservoir et fumèrent des feuilles de roses qu'elles effeuillaient des bouquets que les spectateurs leur avaient envoyés.

Mais la nuit était venue, et bientôt eut lieu le dernier acte de la fête : la conduite de la mariée au domicile conjugal. Deux esclaves prirent Aïsha, qui paraissait une masse informe sous les voiles qui l'enveloppaient, et, sur un coussin, la portèrent soutenue par leurs bras enlacés. Pendant tout le trajet, ils eurent soin d'éviter qu'elle ne touchât la terre, ce qui est de mauvais augure ; chaque convié, en franchissant le seuil de la maison que nous quittions, tint la main ouverte en signe d'amitié et pour conjurer *le mauvais œil* : superstition commune à tous les peuples. Devant la mariée marchaient les musiciens, les danseuses, auxquelles se joignirent les esclaves d'Osman ; et le cortège formé de tous les invités se dirigea lentement, au son des instruments et à la lueur des torches, vers la nouvelle demeure d'Aïsha, dont aucun étranger ne franchit l'enceinte.

Rien ne saurait rendre le charme de cette marche, au bruit des chants à mi-voix et des instruments jouant en sourdine, à la lueur des flambeaux nombreux du cortège et pendant une de ces belles nuits de l'Algérie, qu'on ne peut oublier quand on les a vues une seule fois. Alors, les parfums odorants qu'une douce brise vous apporte, l'éclat éblouissant des étoiles sur cette voûte d'un azur si brillant et si beau, les murmures lointains de la mer, dont les flots caressent une plage embaumée... toute cette magie d'une grande et riche nature laisse dans l'âme une douce quiétude, une molle rêverie, dont le réveil arrive toujours trop tôt !

CHARLES DE LA BRETONNE.

Ma sœur Anne.

SONNET.

Encore un petit moment !

« Anne, ma chère sœur, ne vois-tu rien venir ? »
J'ai toujours dans ces mots compris un grand mystère.
C'est notre histoire à tous, sur cette triste terre ;
C'est ce que nous disons sans cesse à l'avenir.

Et cette pauvre sœur ne sait rien que gémir,
Le regard inquiet et les mains en prière,
Répondre : « Je ne vois que soleil et poussière ;
Rien que l'on puisse aimer toujours, toujours bénir.

Cependant qu'au sommet de nos tours l'espoir monte,
La redoutable voix, plus terrible et plus prompte,
Nous dit : « Descendras-tu ! » nous, en proie au tourment,

Éperdus et tordant les bras, comptant les heures,
Nous crions éplorés, au fond de nos demeures :
Pitié ! pitié ! Seigneur ! un seul petit moment !

(*Les Deux Ages du Poëte.*)

ULRIC GUTTINGUER.

Revue des Théâtres.

Le Diable à quatre, ballet-pantomime en deux actes, par MM. Leuven et Mazi-
lier, musique de M. Adolphe Adam ; dé-
corations de MM. Cicéri, Séchan, Dié-
terle et Feuchères.

Un rond-point devant un château ; à gauche,
l'entrée d'honneur ; du même côté, un pavil-
lon dépendant de ce château. A droite, une
pauvre cabane de vannier ; dans le fond, un
riche paysage.

La scène se passe en Pologne.

Le jour vient de paraître, un veneur
donne du cor, et aussitôt arrivent des gardes
forestiers ; le veneur leur annonce que mon-
seigneur le comte Polinski, leur maître, a
invité tous les gentilshommes du voisinage
pour une partie de chasse.

Les gardes forestiers se réjouissaient, car
la chasse sera heureuse, et ils vont recevoir
de bons pour-boires ; lorsque le concierge
du château, Ivan, ancien soldat, tenant par
la main Yelva, la femme de chambre de la
comtesse, leur présente la jeune fille comme
sa fiancée et les invite tous à sa noce.

Le comte attendant ses nobles voisins
sort du château, reçoit gracieusement les
respects de ses gens, s'approche d'Yelva,
lui souhaite le bonheur en ménage et lui
donne pour dot une bourse pleine d'or. Dans
leur vive reconnaissance, Ivan et Yelva tom-
bent aux pieds de leur maître, et le prient
de mettre le comble à sa générosité en leur
permettant de donner un petit bal pour
fêter leurs fiançailles. Le comte y consent
de grand cœur. Ivan court inviter tout
le village, et Yelva rentre au château, sa
maîtresse pouvant avoir besoin d'elle. Les
seigneurs arrivent en équipage de chasse

suivis de valets, de piqueurs qui font entendre de brillantes fanfares, et l'on se disposait au départ, lorsque Yelva sort du château fort agitée; le comte l'interroge; elle répond que le son du cor ayant réveillé madame la comtesse, dans sa fureur elle ne veut pas que la partie de chasse ait lieu. Le comte se trouve fort embarrassé, car sa femme est un vrai diable à quatre... En effet, la comtesse accourt en négligé du matin, les cheveux en désordre, et, pâle de colère, elle reproche à son époux de l'abandonner pour la chasse. Le comte essaye de la calmer, de lui faire comprendre le ridicule de ce scandale devant ses amis; ceux-ci interposent leur médiation; mais l'emportement de la jeune femme redouble; elle les accuse d'être la cause de ses chagrins: et les seigneurs, tout en plaignant le comte, allaient se retirer, lorsque recouvrant sa fermeté d'homme, il les arrête: « Non-seulement, leur dit-il, la partie de chasse aura lieu, mais je vous invite à une fête pour demain; et la comtesse en fera les honneurs, afin de vous faire oublier son mauvais accueil d'aujourd'hui. » La comtesse est stupéfaite de la conduite de son mari. Tandis que celui-ci donne aux chasseurs le signal du départ, elle rentre en pleurant dans le pavillon, et tombe accablée sur un divan.

Mazourka, la femme du vannier, arrive gaiement de la ville, portant une corbeille de fruits et de provisions; elle saute, elle danse, car sauter et danser c'est sa passion; le vannier sort et lui reproche son amour pour la danse; elle, lui reproche son amour pour la bouteille; tous deux promettent de résister chacun à leur penchant, et se mettent à tresser des paniers de jonc; mais le vannier, qui croit sa femme absorbée par son travail, s'approche doucement de sa bouteille: Mazourka le voit, jette au loin son ouvrage et se met à danser. Alors, ils font ensemble un accord: c'est de s'abandonner chacun à leur penchant. Aussi le mari se remet-il à boire, tandis que la femme danse joyeusement autour de lui. Mais voilà

Ivan qui revient suivi de tout le village et d'un ménétrier aveugle; de son côté le comte et ses amis reviennent de la chasse; les veneurs sont chargés de gibier; la fête commence, et Mazourka dansait de tout son cœur... La porte du pavillon s'ouvre avec fracas; la comtesse, furieuse qu'on ose danser tandis qu'elle a du chagrin, s'élance vers le ménétrier, s'empare du violon du pauvre aveugle et le brise en morceaux. Les gens du village se sauvent effrayés. Le vannier et Mazourka rentrent chez eux. Les chasseurs se retirent en plaignant le comte d'avoir une femme si emportée, et celui-ci, au désespoir, entraîne sa femme pour la faire rentrer au château.

Mazourka, qui a entr'ouvert sa porte pour guetter le départ de la comtesse, s'approche du ménétrier et lui donne de l'argent; l'aveugle, dans sa reconnaissance, offre de lui prédire l'avenir. « Si vous voulez, lui dit-il, vous deviendrez une grande dame, vous aurez des valets, des carrosses, ce beau château qui est devant vos yeux. — Mais la comtesse? demande Mazourka. — La comtesse prendrait votre place dans votre chaumière et serait la femme du vannier. — Je ne veux pas quitter mon mari, dit Mazourka, je refuse. — Cela ne durera qu'un jour, répond le ménétrier; tout en punissant la méchante comtesse, vous vous vengerez de votre mari, qui vous bat quelquefois... » La femme du vannier hésite, regarde sa pauvre chaumière, le château... et consent.

Aussitôt le vieil aveugle se redresse, se transforme et devient un puissant magicien; Mazourka, effrayée, rentre dans sa cabane, là, dominée par un pouvoir magique, elle s'endort. En ce moment, la fenêtre du pavillon s'ouvre, l'on aperçoit la comtesse endormie sur un lit de repos. Le magicien étend le bras vers le pavillon, vers la cabane... Soudain s'opère une double métamorphose: Mazourka se trouve couverte des brillants vêtements de la comtesse, et la comtesse des pauvres vêtements de Mazourka. Des diables ont envahi le pavillon,

ils enlèvent la comtesse et la transportent dans la cabane, tandis que des génies se sont emparés de Mazourka et la déposent dans le pavillon.

Intérieur de la cabane du vannier. Au fond, une fenêtre ouverte sur la campagne. A droite, un lit rustique avec rideaux en serge verte; à gauche, une table chargée de paniers commencés. Un banc et un escabeau.

Il ne fait pas encore jour; le vannier dort, entouré de bouteilles vides, la tête appuyée sur la table; les rideaux du lit sont fermés; il s'éveille, veut réveiller sa femme, dont le sommeil est fort agité, et lui donne une petite tape sur la joue. La noble Polonaise étend le bras pour saisir le cordon d'une sonnette; le vannier, trouvant qu'elle ne s'éveille pas assez vite, lui prend la main et la secoue avec brusquerie. Oh! alors la grande dame se met sur son séant, se frotte les yeux, regarde autour d'elle avec effroi, saute à bas du lit, repousse avec indignation le vannier, demande pourquoi elle est dans cette pauvre cabane, quel est l'audacieux qui l'y a transportée pendant son sommeil, veut sortir, retourner au château, et enfin soufflette le vannier. Celui-ci croit que sa femme est devenue folle... elle si douce et si bonne! Ivan et Yelva viennent les engager de leur noce; la comtesse, reconnaissant sa femme de chambre et son concierge, leur ordonne de dire au vannier qui elle est, son nom, son rang... Les fiancés sont de l'avis du mari, la pauvre femme est folle! La comtesse ne se possédant plus de colère, déchire le voile d'Yelva; à cette vue, le vannier prend une baguette d'osier pour battre sa femme, mais les fiancés obtiennent sa grâce et s'éloignent. Croyant la distraire de sa folie, le vannier force sa femme à danser une danse villageoise, bien vive; la pauvre comtesse, qui ne sait que le menuet, est tout essoufflée; il exige qu'elle danse avec lui... c'est bien pis encore! enfin elle tombe épuisée sur un banc. Alors, il lui ordonne de lui apporter sa veste, de lui nouer sa cra-

vate, de lisser ses cheveux... Quand il est bien beau, elle lui conseille d'aller se regarder dans une glace, et profitant de ce qu'il ne peut la voir... elle se sauve par la fenêtre.

Un élégant boudoir orné d'un divan, d'une toilette.

Mazourka, revêtue des habits de la comtesse, est à demi couchée sur le divan; elle s'éveille, porte ses mains à son cou, à ses oreilles, sent de beaux bijoux, va se placer devant la toilette et se trouve charmante... « Mais c'est un rêve, se dit-elle, je dors encore. » Elle aperçoit le magicien qui se tenait à l'écart, et tout lui revient à la mémoire. En effet, il lui répète qu'elle est comtesse pour un jour, et doit passer pour la femme de son seigneur, prendre des airs de grande dame... Mazourka pense que cela lui sera bien difficile... Enfin, elle y tâchera. Pour prix de sa docilité, le magicien lui promet un avenir de bonheur; puis il disparaît.

C'est l'heure du lever de la comtesse. Ses femmes entrent en tremblant. A la vue d'Yelva, Mazourka lui fait une belle révérence; la femme de chambre s'arrête stupéfaite. Mazourka lui fait signe d'approcher, lui prend la main avec bonté... La pauvre fille ne comprend plus rien à sa maîtresse. On avance la toilette; Mazourka dit qu'elle est assez belle comme cela; mais Yelva lui répond qu'une plus belle parure lui est préparée. Quand sa toilette est finie, Mazourka fait asseoir sa femme de chambre et veut la parer à son tour. Quand le maître d'hôtel vient, suivi des valets, prendre les ordres de sa maîtresse et la servir, Mazourka force Yelva de s'asseoir avec elle à la même table. On offre du thé à Mazourka; elle y goûte... cela lui paraît fade; on lui verse du chocolat... cela lui paraît détestable. On annonce le comte; Mazourka se lève avec effroi. Yelva et les femmes se retirent; mais la femme de chambre court au-devant de son maître, et lui annonce que madame est devenue un ange de douceur et de bonté.

Le comte, enchanté, s'approche de celle qu'il croit sa femme; elle se confond en révérences. Il veut l'embrasser; elle le repousse; il en est bien un peu fâché, mais elle lui tend la main en vraie paysanne qu'elle est, en lui disant « Soyons bons amis. » Il accepte cette main, étonné des nouvelles manies de la comtesse, et lui annonce grande fête au château; Mazourka est enchantée et danse déjà de plaisir. Mais voilà le maître de danse qui vient faire répéter le pas que doit exécuter la comtesse. La femme du vannier, qui ne sait que des danses villageoises, est fort embarrassée, elle ne peut répéter ce pas, elle frappe du pied, se dépîte, et finit par danser en villageoise. Le comte, encore plus étonné, lui dit que cela n'est pas convenable... Heureusement le magicien paraît, étend la main vers Mazourka, aussitôt elle exécute la danse la plus distinguée, et sort en formant une valse gracieuse. Le comte la suit en extase, et le maître à danser ne sait ce que cela veut dire, car il n'est plus qu'un écolier auprès de son élève.

Une riche galerie formant une serre chaude ornée des plantes les plus rares et les plus variées.

Les seigneurs arrivent à la fête. Le comte tenant par la main Mazourka pompeusement parée, ayant les manières d'une noble dame, complimente les invités. Une musique vive se fait entendre. C'est le signal joyeux du bal: les quadrilles se forment. La fête était dans tout son éclat, lorsque, repoussée par les valets, la comtesse couverte de ses pauvres habits entre avec colère, puis s'arrête stupéfaite en apercevant Mazourka. « Quelle est donc cette femme, pense-t-elle, qui a pris ma place, mes vêtements, et jusqu'à mes traits? » De son côté, Mazourka examine avec étonnement cette nouvelle venue. « Mais, c'est moi, se dit-elle; ce sont mes habits, ma figure. » Le comte et les invités ne comprennent rien à la présence de cette paysanne. Un nouveau tumulte se fait entendre...

c'est le vannier qui entre en se débattant contre les valets et les menaçant de sa baguette d'osier; il aperçoit sa femme, s'élançant vers elle... La pauvre comtesse supplie le comte de la protéger. « Je ne suis pas sa femme, s'écrie-t-elle; je suis la maîtresse de ces lieux. » Chacun se met à rire. Le vannier explique que sa femme est folle, mais qu'il a le moyen de lui rendre la raison... Il montre sa baguette. A ces mots, Mazourka s'avance, le menace de la colère du comte, et lui ordonne de faire le serment de ne plus boire et d'être désormais bon pour sa femme. Le vannier lève la main gauche. Il s'applaudissait de sa ruse; Mazourka lui enjoint de jurer solennellement, et de la main droite... Il est forcé d'obéir. Alors elle vient consoler la comtesse: « Si vous voulez être douce et soumise, le bonheur peut encore devenir votre partage, » lui dit-elle. La comtesse, émue de la compassion que Mazourka lui accorde, fait un retour sur elle-même. « Ce n'est pas moi, quand j'étais grande dame, qui aurais pris ainsi pitié du malheur. Ah! tout ce qui m'arrive est une punition de la Providence. » Elle se jette à genoux, et semble demander pardon à Dieu de toutes ses fautes. Le vannier veut l'entraîner, elle éclate en sanglots, s'approche du comte, le supplie de ne pas la renvoyer du château; elle sera sa servante, son esclave... Le comte se sent ému malgré lui par les pleurs et les supplications de cette paysanne. Le vannier, impatienté, prend le bras de sa femme et veut à toute force l'emmener. En ce moment, Mazourka, qui s'était éloignée, reparait au fond avec le magicien qu'elle implore en faveur de la comtesse. Celle-ci, au moment de suivre le vannier, demande au comte une grâce qui seule pourra lui faire supporter la vie... la permission de l'embrasser. Le comte l'accorde de grand cœur; mais le vannier s'y oppose; alors Mazourka s'approche de lui: « Si le comte embrasse cette paysanne, lui dit-elle, je te permets d'embrasser la grande dame. » Le vannier, transporté de cet honneur, s'es-

suie à plusieurs reprises la bouche avec sa manche : la comtesse se précipite dans les bras du comte, et Mazourka dans ceux de son véritable époux.

En ce moment, le magicien, qui est resté au fond, étend la main, et aussitôt, par un nouveau prodige et un merveilleux échange, la comtesse reprend les riches habits de son rang, tandis que Mazourka se retrouve en paysanne.

Pendant la stupéfaction générale, le magicien explique tout au comte. Il aura désormais une femme qui ne sera plus ni colère ni fière... pour preuve, la comtesse embrasse Mazourka, l'engage à rester à la fête, qui se termine par un pas national auquel se joignent tous les amis du comte.

Ce ballet, tiré d'une pièce de Sedaine, tirée elle-même d'une pièce de Shakspeare, a obtenu un brillant succès.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance

Voici une année pleine de déceptions, ma chère. Ordinairement en France nous comptons à peine sur l'hiver, et nous ne faisons rien pour le bien recevoir, mais tu t'en souviens, il nous a fortement et longuement visités. En revanche nos poètes ont tant et si souvent chanté le *doux* printemps que, sur leur foi, nous avons été gaiement au-devant de lui, en robes de couleurs fraîches et d'étoffes légères, un bouquet de violette à la main... L'ingrat n'est pas venu... il a passé de loin, sans même nous regarder. L'été a fait comme le printemps, grâce au mauvais exemple, et voilà que nous sommes réduits à n'avoir d'espoir qu'en l'automne, si bien décrié par ces mêmes poètes qui l'appellent *le triste*, *le sombre*, celui qui fait tomber les feuilles, celui qui annonce la fin des beaux jours... C'est vrai, quand il y en a eu des beaux jours... Enfin, moi je compte sur ceux que nous réserve l'automne, par la raison qu'il y a des gens qui valent mieux que leur réputation.

As-tu remarqué la vérité de ce proverbe : *Un malheur n'attend pas l'autre* ? A peine l'incendie de notre chantier maritime du Mourillon a-t-il effrayé Toulon, que voilà l'incendie de Bordeaux qui éclate ! Dans l'un, la France n'a perdu que des millions, dans l'autre elle a perdu cinq généreux citoyens, qui, après avoir dompté le feu, ont été écrasés par un mur qu'ils allaient faire abattre ! Et ces deux sinistres sont causés : le premier par la méchanceté, le second par la maladresse... Tous deux par l'imprévoyance, car on doit prévoir la méchanceté et la maladresse des hommes ! Puis l'accident de l'hippodrome de Nantes, cet échafaudage qui s'écroule sous un millier de spectateurs... Encore par imprévoyance... Mais la trombe de vent de la vallée de Monville, près Rouen, qui pouvait la prévoir ? En deux minutes trois manufactures enlevées, renversées, lancées au loin, en l'air, dans la rivière... chaque étage emportant ses machines, ses marchandises, ses ouvrières et ses ouvriers : des têtes, des membres détachés roulant pêle-mêle avec des arbres, des morceaux de fer, des pierres, des balles de coton... Au milieu de ce chaos, M. Neveu restant trois heures à genoux, les bras étendus pour abriter sa mère, et supportant des décombres, qui, retiré de cette horrible position, s'écrie : « Je suis ruiné !... mais j'ai sauvé ma mère ! »

Ah ! détournons la vue de ces scènes de mort et de désolation, car nous ne pouvons que les pleurer et les réparer, autant qu'il est possible aux hommes de le faire !... Souhaitons un bon voyage à ces nobles voyageurs, qui font rouler sous les pas de leurs chevaux les cailloux des grands chemins.

La gracieuse souveraine de l'Angleterre et le prince Albert parcoururent l'Allemagne : la reine Victoria va visiter la famille de sa mère et celle de son époux bien aimé. — La jeune reine d'Espagne, Isabelle, *l'innocente*, comme l'appellent ses fidèles sujets, accompagnée de l'infante Louise, sa sœur, et de la reine Christine, sa mère, se

promène en Espagne, entrant dans toutes les églises pour y prier Dieu, dans toutes les fermes pour y boire du lait, éprouvant tous les accidents des routes peu fréquentées de ce pays : ici, mangeant du pain bis ; là, accrochant aux épines sa robe de foulard ; plus loin, surprise par une averse, ou bien aggravée sur une rivière... Et partout fêtée adorée. — Notre duc de Montpensier vient de quitter l'Égypte. — Le duc et la belle duchesse de Nemours parcourent le midi de la France, où les Basques, ornés de leur élégant costume, exécutent devant eux leurs danses nationales... Partout des fleurs, des vœux et le drapeau aux trois couleurs. Le duc et la duchesse seront rejoints par le duc d'Aumale, et iront rencontrer à Pampelune toute la famille royale d'Espagne.

Pour nous, il est d'autres plaisirs ; les vacances nous ramènent nos frères, nos cousins, nos amies. Le matin, on court les champs et les bois ; le soir, on joue, on danse... Voilà pourquoi je t'envoie un nouveau quadrille ; mais pour les matins, s'il pleut ; pour les soirs, si tu es fatiguée de tes promenades du jour, je t'envoie aussi de nouveaux travaux à exécuter.

Le n° 1 est un col, imitation de guipure de Venise ; on le fait dessiner sur une belle batiste ; on trace, avec un fil un peu fort, toutes les lignes de ce dessin, puis on couvre ce fil d'un point de feston ; on découpe ensuite, entre chaque point de feston, *tout ce qui n'est pas* : le ruban qui entoure le col, le ruban qui forme un ornement, les fleurs et ces espèces de pépins de melon. On coud à ce col, du devant et du bas, un gros picot. On monte ce col sur un petit collet.

Le n° 2 est l'une des manchettés qui vont avec ce col. Elles se garnissent aussi d'un gros picot tout autour.

Le n° 3 est un joli entre-deux, pour devant de canezou. Ce dessin peut encore servir pour le devant d'un bonnet d'enfant. Pour le fond, on brode deux fois ce dessin, et il est bien facile de l'arrondir du

haut, sans en couper les feuilles ou les fleurs. Le modèle de ce bonnet est n° 2, planche III.

Le n° 4 est un encadrement de mouchoir, qui se brode au passé et au point d'armes ; le bâton du milieu se couvre de nœuds, ainsi que les feuilles de la corne ; des deux côtés de ce bâton, les deux baguettes se brodent au passé, et des deux côtés de ces baguettes la ligne se brode en point de cordonnet. Les feuilles qui traversent ce bâton se font entourées d'un cordonnet.

Si tu ne veux pas monter ce mouchoir sur un métier et le broder au plumetis, au lieu de nœuds, tu feras l'un des trois autres points indiqués au n° 8 de la planche III.

Le n° 5 est un semé pour bonnet du matin et fond de canezou.

Le n° 6 se brode au plumetis, à l'un des coins d'un mouchoir de batiste écru. Alors les ronds, les grains de café, l'ornement du bas, celui du milieu, les deux lignes intérieures se font en coton blanc, les lignes extérieures se font en point de cordonnet en coton rouge, bleu ou violet. Au milieu, on brode, en rouge, en bleu ou en violet, une ou deux initiales.

Sur les mouchoirs à vignettes, que l'on a soin de choisir rouges, bleues ou violettes ; on brode aussi cette *jarretière* (c'est le nom que lui donne le dessinateur).

Sur mouchoir de batiste blanche ; cette jarretière ne se brode qu'en coton blanc.

Ce dessin s'emploie, en général, pour mouchoirs d'hommes. Tu sais maintenant où trouver ces dessins de broderie.

Le n° 7 est un dessin de roses pour chaise, fauteuil, coussin, canapé : rien de si facile, cette rose étant toujours la même ; elle a bien raison de ne pas changer !... elle est si jolie au milieu de ce treillage, dont je suis fière, car j'en ai donné l'idée à l'Industrie parisienne, les dessins de Berlin étant toujours si incomplets !

Le n° 8, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Les verts de rose sont des verts un peu jaunes.

Le n° 9 est un rébus.

Tu me demandes des recettes d'économie domestique, parce que celles que je t'ai données t'ont réussi : je vais m'en occuper. En attendant, voici une chose qui pourra t'être utile.

En province, lorsque tu vas au bal, au spectacle, si c'est en été, le domestique tient, sous le péristyle ou dans l'antichambre, ta pelisse ou ton manteau sur son bras ; ta pelisse ou ton manteau traîne par-ci, traîne par-là ; de toutes façons, cela n'est pas propre.

Achète deux mètres de percaline marron, fais-en un sac terminé du haut par une coulisse, dans laquelle tu passes deux bouts de ruban, longs chacun de deux mètres ; dans ce sac, ajoute un poche pour des bottines chaudes, une autre pour une marmotte ou une écharpe. Le domestique roule la pelisse sur elle-même, la dépose au fond du sac, place les autres objets dans les poches, tire les cordons de ce sac, et le tient sur ses genoux, s'il est assis, ou le suspend sur son épaule, s'il reste debout.

A Paris, quand tu vas au spectacle en hiver, l'ouvreuse se charge de garder tes vêtements, le sac alors est inutile. Quand tu vas au bal, c'est différent. Si tu n'as pas de domestique mâle qui t'accompagne, plie ce sac, et porte-le sous ton bras. Dans l'antichambre, tu le remets au domestique de la maison ; il y place le manteau de ton père et son cache-nez, la pelisse de ta mère, la tienne, vos marmottes, vos bottines, et il saura vite retrouver ce sac au moment de votre départ. Dans le cas où l'usage de ce sac deviendrait général, je te conseillerais de broder en coton blanc, sur un de ses côtés, les lettres initiales de tes noms de famille.

Voyons si je n'ai pas encore quelques bons conseils à te donner.

Tu sais que le seul luxe que se permettent les hommes, c'est celui du linge, et que, grâce à l'amidon, les chemises neuves sont bientôt vieilles : voici donc les moyens de les faire paraître neuves.

D'abord, les deux bords des deux ourlets de la pièce de poitrine se coupent du côté du milieu du devant. — Prends une aiguille fine, une longue aiguillée de fil d'Écosse fin, pique ton aiguille près du col, laisse pendre un bout de ce fil de manière à ce qu'il soit un peu plus long que l'ourlet, et fais un surget très-petit et très-serré sur le bord coupé de cet ourlet, en y renfermant ce brin de fil.

Les boutons qui manquent, ne les remets aux chemises qu'à leur retour du blanchissage.

Lorsque la pièce de poitrine se fend entre les larges plis, s'il n'y a qu'un ou deux de ces accidents, tu cherches, parmi tes restes de batiste ou de percale, l'étoffe la plus semblable à celle qui forme cette pièce ; tu fais bien savonner cette étoffe dans l'eau chaude, afin qu'elle se raccourcisse ; puis, à deux millimètres de chaque côté des larges plis, tu détaches la bande qui est fendue, tu coupes une bande de l'étoffe savonnée, et tu la couds, légèrement, à points de côté, à l'envers, sur chacun des larges plis. Je crois qu'à cette seconde phase de la chemise elle doit avoir besoin de nouvelles manchettes. Quand les ourlets de la pièce de poitrine sont usés, détache-les jusqu'à deux millimètres des larges plis, détache de même chaque bande qui est entre tous les autres plis, et taille, en étoffe à peu près semblable, une pièce de poitrine, sur le modèle n° 5 (1), planche II de cette année ; fais les deux ourlets du devant, et place ce modèle sous les plis ; couds-le, des deux côtés, ainsi que du haut et du bas, à la chemise, puis, couds légèrement à points de côté, à l'envers, sur ce modèle, les plis qui se trouvent isolés entre eux comme les cordes d'une harpe. Je crois qu'à cette troisième phase de la chemise elle doit avoir besoin du col sur lequel elle est montée. Tu sais que la chemise de la

(1) Ce n° 5 ne doit avoir dans le haut à gauche et à droite que 1 centimètre de biais au lieu de 2, c'est une erreur.

planche II ne se porte qu'avec de faux cols.

Après, il n'y aura plus rien à faire pour cette chemise, qui ne sera plus digne de voir les rayons du jour ; mais pourra encore supporter les ombres de la nuit.

Si tu me demandes ce qu'elle pourra devenir ensuite, je te répondrai : une camisole pour toi.

Grâce aux précautions que j'ai prises, je me trouverai en mesure de te donner en novembre tes modes d'hiver. En attendant, je vais te les faire pressentir.

On portera moins d'écharpes : toutes nos servantes s'en parent. Les chapeaux auront la forme Paméla, mais il y aura des capotes qui conserveront le bavolet.

Les couleurs gros-bleu, violet-évêque et chocolat seront à la mode. Le noir vient encore de reprendre avec fureur.

Si tu as des restes de robe en jaconas à petits dessins bien traversés, fais-en des bonnets de nuit, des bonnets du ma in. Le nœud de derrière et les brides, larges de 6 centimètres, garnis d'un petit tulle brodé, haut d'un centimètre ; la garniture du devant et le bavolet, toujours en jaconas, garnis de ce même petit tulle. Ce bonnet ne se chiffonne pas, dure plus longtemps frais, et, à cause des couleurs, coiffe très-gentiment. On peut employer le jaconas rose, bleu, jaune et lilas.

Je terminerai ma lettre par le rébus de la planche VII.

Une île — 9 faux — des pas — une toue
— un des jours de la semaine — un juge
— un E sur ce convoi funèbre.

Explication : *Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.*

Adieu, ma bien aimée ; si tu as besoin de moi à Paris, pour quoi que ce soit, ne m'oublie pas, je t'en serai reconnaissante.

Je reçois ta gracieuse lettre. Tu auras ton patron de bonnet en octobre, et ton costume d'hiver en novembre. En atten-

dant, exécute sur n'importe quel modèle à toi, un bonnet en jaconas de couleur.

Je t'aime bien toi et ta sœur. J. J.

Épémérides.

11 septembre 1536. *Levée du siège de Marseille, par Charles-Quint.*

Au retour de l'expédition d'Afrique, où il avait battu Barberousse et rétabli le roi de Tunis, Charles-Quint se flatta que désormais rien ne résisterait à ses armes. Préoccupé d'ailleurs de son projet de monarchie universelle, il rejeta les propositions de paix que lui adressait le roi de France. Il entra en Provence à la tête de 80,000 hommes et mit le siège devant Marseille. Il amenait avec lui Paul Jove, historien impérial auquel il avait recommandé de faire provision d'encre et de papier, parce qu'il allait lui tailler de la besogne. Charles-Quint doutait si peu du succès, qu'il demandait à un gentilhomme français, son prisonnier, combien il y avait de journées de Marseille à Paris. Le gentilhomme lui répondit : « Si par journées vous entendez des batailles, il peut y en avoir seize, à moins que vous ne soyez battu dès la première. » Les habitants de Marseille déployèrent le plus grand courage dans leur défense, et le connétable Anne de Montmorency étant accouru avec quelques troupes, Charles fut obligé de se retirer après avoir perdu presque toute son armée, dont les tristes débris repassèrent précipitamment les Alpes avec le général et l'historien, qui garda son papier blanc pour une meilleure occasion.

Mosaïque.

—
Tout ce qui est faux est ridicule.

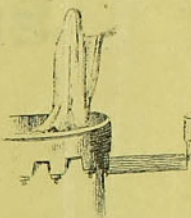
—
Croire tout est faiblesse ; ne rien croire est folie. CHRISTINE, reine de Suède.



A 6



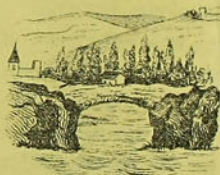
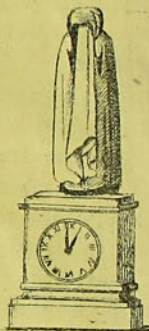
2 41 41 51 74



A



E



voyant
devant lui et mettre
cela s'appelait *trancher la nef*
pratiquait surtout à l'égard de ceux qui
avaient commis quelque bassesse ou quelque
lâcheté.

En 1390, Charles VI étant à table un
jour de l'Épiphanie avec plusieurs convives
illustres, un héraut d'armes vint, par ses
ordres, trancher la nappe devant l'un
d'eux, qui était Guillaume de Hainaut,
comte d'Ostrevant, en lui disant : qu'un

et contenait : la salière, la serviette, le cou-
teau, enfin tout le service. La *nef* ne con-
venait qu'aux souverains et aux très-
grands seigneurs. Dans l'inventaire de
Charles V, on comptait vingt et une nefs
d'argent, dont la plus grande pesait 70
marcs.

La vaisselle, selon le rang ou la fortune
des personnes, était en or ou en argent :

juger sur ce que... historien, qui
papier blanc pour une meilleure
occasion.

Adieu, ma bien aimée; si tu as besoin
de moi à Paris, pour quoi que ce soit, ne
m'oublie pas, je t'en serai reconnais-
sante.

Je reçois ta gracieuse lettre. Tu auras
ton patron de bonnet en octobre, et ton
costume d'hiver en novembre. En atten-

Mosaïque.

—
Tout ce qui est faux est ridicule.

—
Croire tout est faiblesse; ne rien croire
est folie. CHRISTINE, reine de Suède.

Imprimerie de V^o DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.